

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

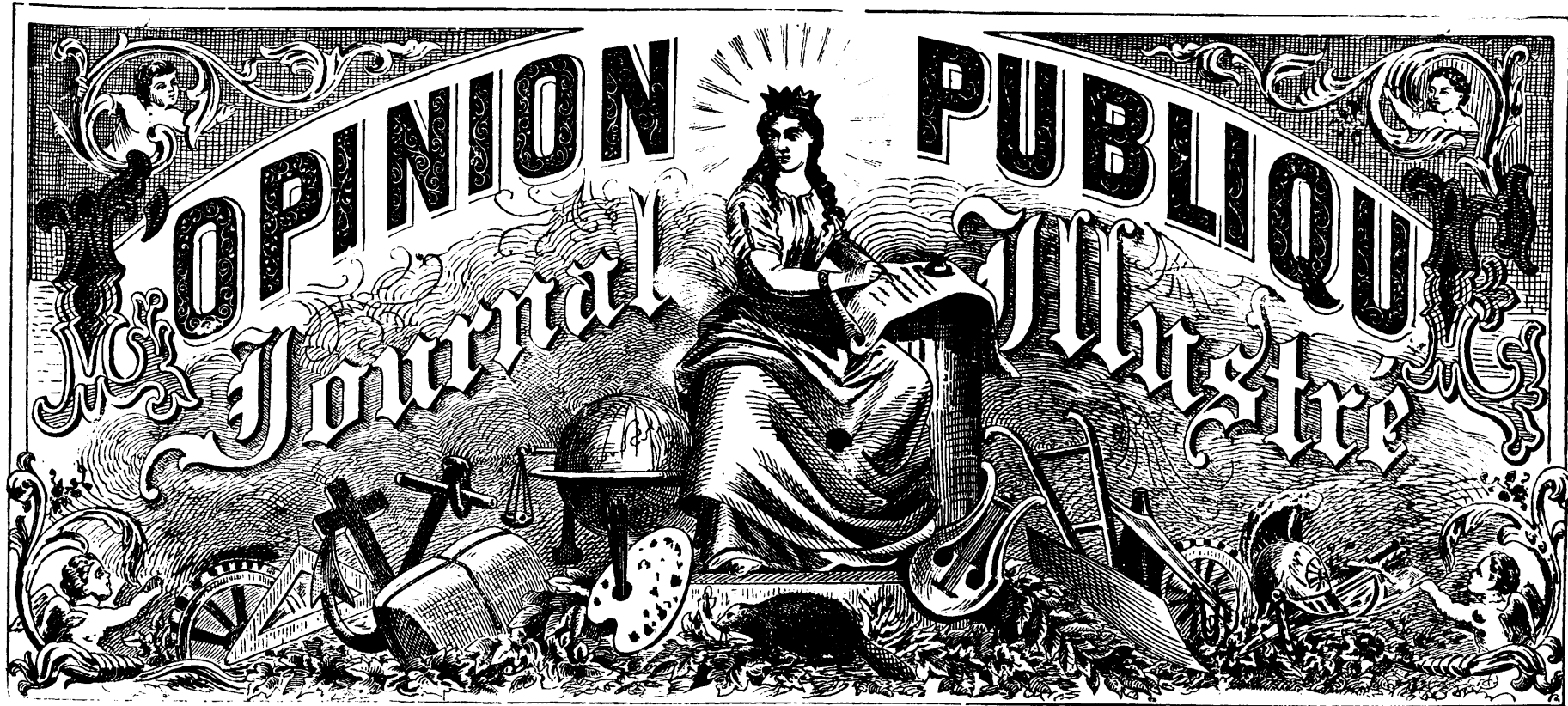
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



VOL. II.—No. 8.

MONTREAL, JEUDI, 23 FEVRIER, 1871.

{ ABONNEMENT, \$3.00.  
{ PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

UN RAPPROCHEMENT.

En mil huit cent trente-trois, au milieu des luttes ardentes que des catholiques éminents se livraient, en France, le Souverain Pontife donnait à Veillot les conseils suivants :

“C'est pourquoi il serait bon, non-seulement pour vous-même, mais encore pour l'utilité de l'Eglise, que, tout en prenant librement en main la cause de la vérité et la défense des statuts et des décrets du siège apostolique, vous examiniez d'abord avec grand soin toutes choses, et que, surtout dans les questions où il est licite de soutenir l'une ou l'autre opinion, vous évitiez constamment d'imprimer au nom des hommes distingués la plus légère flétrissure. Et en effet, tout journal religieux s'imposant l'obligation de défendre la cause de Dieu et de l'Eglise et le Souverain pouvoir du Siège apostolique, doit être fait de telle sorte, que rien de contraire à la modération, rien de contraire à la douceur n'y vienne choquer le lecteur. C'est le vrai moyen d'attirer sa bienveillance et de lui persuader plus aisément combien cette cause l'emporte sur toutes les autres, et quelle est l'excellence du siège apostolique.”

M. de Falloux écrivait à peu près dans le même temps ces sages conseils :

“Que le christianisme ait des ennemis, cela est malheureusement vrai et le sera de tout temps. Nous louerons volontiers les journaux catholiques d'avoir résolument tenu tête aux plus opiniâtres et aux plus audacieux. Nous souhaiterions même que les journaux religieux rendissent plus souvent au clergé et aux fidèles le service de réfuter l'erreur savante en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, comme en France. Foubach ou Proudhon, Strauss ou Ewald, Bunsen ou Michelet, sans cesse qualifiés, rarement combattus, vaudraient la peine d'être terrassés, selon la méthode des grands apologistes chrétiens, par la supériorité de la science, par la vigueur des raisons, non par des exécutions sommaires et des épigrammes ; et ce qu'on ne pourrait entreprendre soi-même, il faudrait l'emprunter aux travaux des savants laborieux, des théologiens autorisés, et leur prêter la popularité d'une publicité quotidienne.”

Ailleurs M. de Falloux ajoute ces belles paroles :

“Nous pensons donc et nous disons à nos adversaires : La catholique le plus timide serait moins nuisible à la religion que votre zèle et votre apologie. Il ne s'agit pas de savoir lequel, de vous ou de nous, est le seul détenteur de la vérité ; mais lequel des deux favorise ou compromet son développement à travers le monde, qui s'épuise et languit, faute de la connaître et de l'aimer.”

J'apporte ces autorités qui me tombent sous la main, par hasard, à l'appui d'une thèse que je soutenais, il y a quelques jours, et du programme que je prenais la liberté de tracer à ceux qui sont ou se font en Canada les représentants de la religion catholique.

Si ces autorités avaient de la valeur en France à l'occasion des luttes qui divisaient le parti catholique, combien à plus forte raison s'appliquent-elles à notre état de société.

En France où l'impiété forme un parti si puissant et si redoutable par l'esprit, le talent, le sarcasme et l'ironie, je comprends le rôle d'un homme comme Veillot, faisant armes de tout contre des adversaires acharnés et implacables, prêt à les rencontrer sur tous les terrains. Répondre au persiflage par le persiflage, rendre dent pour dent, œil pour œil dans une société où la conciliation n'a rien à gagner, peut être chose utile et nécessaire même. Il peut y avoir dans les luttes de l'intelligence, comme dans les combats de la terre, des Attilas dont l'unique mission est de châtier et de frapper.

Ces hommes là ne convertissent pas, mais ils désarment le mensonge et l'impiété en les combattant face à face avec leurs propres armes ; ils détruisent souvent l'effet dangereux d'une spirituelle raillerie, d'un trait sarcas-

tique par une réplique violente et acérée qui déconcerte l'ennemi et met les rieurs de leur côté. Et certes, si on n'aime pas les violences de cette foi sauvage et belliqueuse, on ne peut s'empêcher d'en admirer souvent l'énergie et l'attitude au milieu d'un monde incrédule et moqueur. Le spectacle de cet homme de génie s'agenouillant publiquement devant les choses saintes, objets des railleries et des mépris de l'impiété, est plein de grandeur et d'enseignements. En France, de plus, la religion a la haute main sur la société, elle est la religion de l'Etat, la violence de ses défenseurs peut effrayer et blesser les gouvernements sans danger.

Mais en Canada, je crois qu'il est dangereux de donner trop d'importance à la polémique catholique de M. Veillot et de la représenter sans cesse comme la personnification la plus pure et la plus élevée du catholicisme.

Je l'ai déjà dit et je le répète avec plus de force maintenant, que je puis apporter à l'appui de mes paroles la plus puissante autorité, la religion catholique doit être douce et conciliante dans ce pays ; c'est la condition indispensable de sa conservation, de son influence et de sa propagation.

Au milieu des symptômes de révolte et de division qui se manifestent au sein de notre population, il est temps plus que jamais de faire entendre cette vérité. Qui sait jusqu'à quel point déjà les violences et les exagérations sont responsables de ces erreurs et de ces symptômes ? Dieu seul, sans doute, peut dire comment se forment les opinions humaines, par quelles influences certains caractères sensibles sont conduits dans les sentiers de l'erreur.

“A force de s'entendre dire qu'on est jansénistes, a dit l'illustre Royer-Collard, on finit par avoir envie de l'être.” “On crie tant à l'ennemi, a dit un autre écrivain, qu'on finit par le faire venir.”

Je crois que l'histoire de nos vingt dernières années démontre d'une manière frappante la vérité de ces pensées aussi justes que profondes.

Il serait curieux et instructif après avoir fait la part de l'aigreur et de l'orgueil froissé, de voir ce qui resterait d'impiété réelle au fond de toutes nos discussions religieuses. Lorsque les défenseurs de la religion dans un pays, n'ont pas pour unique but la vérité et le bien, les résultats les plus funestes ne tardent pas à se manifester.

Comme alors la palme appartient à celui qui crie le plus fort, on s'attaque à tout et on fait des ennemis pour avoir le mérite de les renverser. Les opinions les plus patriotiques deviennent des erreurs religieuses, la franchise, la liberté et l'indépendance, des écarts scandaleux. Il ne suffit plus alors d'être bon citoyen et de remplir ses devoirs envers la société et la religion avec sincérité et l'approbation de son directeur spirituel, pour trouver grâce auprès de ces messieurs, il faut avant tout abdiquer complètement sa raison en leur faveur. Et lorsque la lutte languit, faute de combattants, que le désert se fait autour de soi, on se jette sur ceux même dont on avait exploité le zèle pendant des années ; on lance le gant aux sommités catholiques.

De là des aigreurs des mécontentements et des colères où des deux côtés on perd souvent la tête en attendant qu'on perde la foi. De là aussi des défiances qui seraient un obstacle puissant à l'expansion de la religion parmi les nations qui ne la connaissent pas et à l'accom-

plissement de sa mission sur ce continent. Au lieu d'être le flambeau dont les rayons devraient des bords du St. Laurent se refléter sur tous les peuples de l'Amérique et se fasciner, elle ressemblerait à ces fanaux qui sur la mer avertissent le voyageur de s'éloigner.

Et de tout cela il pourrait résulter qu'un jour la religion en danger se trouvera en présence de haines et de colères implacables et des rancunes coalisées des catholiques mécontents, des protestants et des gouvernements.

Ces conséquences sont faciles à prévoir ; c'est l'histoire du monde qui se répète depuis des siècles, les mêmes causes produisant partout les mêmes effets. Il ne faut pas s'attendre que la religion n'aura pas encore des crises et des tempêtes à traverser dans ce pays, il faudrait méconnaître la nature humaine pour se bercer d'une pareille illusion.

Les représentants du catholicisme en Canada doivent travailler à conjurer ces épreuves et ces tempêtes en évitant des erreurs qui les ont souvent produites ailleurs.

Nous avons raconté, il y a quelque temps, comment Mgr. Plessis vint à bout d'établir l'église du Canada sur des bases solides et durables, avec quelle habileté il sut triompher des préjugés ligués contre elle. Il serait bon de marcher sur les traces de cet illustre évêque afin de ne pas perdre le fruit de ses travaux.

L. O. DAVID.

CORRESPONDANCE.

L'ÉDUCATION.

MM. les Rédacteurs de *L'Opinion Publique*.

J'ai suivi avec un bien vif intérêt tout ce que *L'Opinion Publique* a publié depuis quelques semaines touchant l'éducation. La question avait pour moi d'autant plus de piquant qu'elle éveillait en moi des souvenirs relativement jeunes encore. Ce qu'on écrit vos correspondants est profondément vrai : l'on sort du collège avec un bagage de connaissances plus ou moins utiles et de prétentions que le monde, sous son talon d'acier, a bientôt broyées. Et c'est là le premier désenchantement de la vie.

L'éducation des jeunes gens comprend deux parties assez différentes : La première est donnée au collège, la seconde se fait dans le monde, et est presque toujours le corollaire de l'autre.

Toutes les matières enseignées dans nos grands collèges, sont essentielles sans doute, mais ne le sont pas toutes également. Malheureusement, il arrive souvent que des matières de première nécessité sont négligées au bénéfice d'autres bien moins indispensables. Ainsi l'on casse la tête des élèves avec le grec et l'histoire des temps antiques, puis on les laisse presque ignorer la langue anglaise et l'histoire de leur pays. L'on dit adieu aux bancs du collège sans savoir de la langue de Milton que *yes et no*, et de notre glorieuse histoire, à peine se souvient-on de quelques dates et de quelques noms. Est-ce que l'histoire de la patrie n'offrirait pas à l'élève d'aussi beaux et héroïques dévouements, d'aussi sages et sublimes enseignements que l'histoire de l'antiquité païenne avec ses dieux voleurs et adultères ? Est-ce que l'anglais serait aujourd'hui moins utile que le grec.

Quant au latin, j'avoue mon faible pour cette auguste vieillie, et je répute pour passablement arriéré tout homme de profession qui ne sait plus converser avec nos bons vieux païens si fins et si fous ; si graveleux et si comme il le faut. Pourtant je serais fort aise aujourd'hui de savoir un peu moins

de latin et un peu plus d'anglais. Avec les loups, il faut hurler, chers professeurs.

Passons à un autre petit défaut.

L'habitude, au collège, est de faire voir le monde sous un jour trop noir et trop sombre. Le monde est un ogre qui dévore tout; bons principes, bonnes mœurs, morale, saintes croyances du jeune âge, amour de la famille, joies du toit paternel, délices d'un cœur pur, tout sombre, tout périt sur cette mer tourmentée du monde.

L'élève y arrive en tremblant; il est tellement effrayé, tellement transi qu'il en est bête; tout l'effarouche et le scandalise; il devient ridicule; on rit de lui, on le moque un peu, la tête lui tourne, le vertige le prend; et plutôt que d'être la risée des autres,—son amour-propre ne lui permettant guère ce luxe,—il brûle ce qu'il adorait et adore ce que hier encore il maudissait. Avec des idées plus larges, des principes moins étroits, une connaissance moins imagée de la mer du monde, notre marin aurait heureusement traversé la mer. J'accepte la comparaison: je veux que la mer houleuse représente le monde, et je dis: voici que j'engage un matelot pour la traversée. Si je lui peins chaque vague comme devant briser le vaisseau, chaque brise comme devant le faire chavirer, chaque requin comme devant avaler les passagers tout vifs, chaque écueil comme devant pourfendre le navire, pensez-vous que mon homme voyagera bravement? pensez-vous qu'au grondement des premières vagues il ne criera pas: "tout est fini," et ne se laissera pas bonnement aller à la mer?—Ce jeune matelot ainsi prévenu, ainsi mal renseigné, est l'image de l'écolier voguant sur la mer du monde.

Au collège, on devrait former des hommes et non des *peureux*. Tous n'en sortent pas poltrons, mais les exceptions se comptent.

Du collège, passons à la cléricature. Un jeune homme instruit doit être ou prêtre, ou avocat, ou médecin, ou notaire. Il est riche ou pauvre. S'il est riche, il flânera assez, probablement, s'il n'est pas un amant de l'étude et de la science. S'il est pauvre, il lui faudra lutter corps à corps avec la pauvreté,—une vertu, il est vrai, mais une vertu fort mal comode. Pour subvenir à ses besoins, et quelquefois à ceux de sa famille, qui s'est épuisée pour lui, il lui faudra se multiplier, faire un peu de tout. Or je demande à tout jeune homme pauvre, sur le cœur duquel pèse chaque jour, comme un cauchemar, le souci du lendemain, s'il est bien facile d'étudier sérieusement. L'on ne travaille bien qu'en autant que l'esprit est libre, et l'on ne travaille utilement qu'en autant que l'on ne fait qu'une chose. *Qui duos sequitur lepores, neutrum capit.*

Le manque du nécessaire, le défaut de protection et d'encouragement, voilà, à mon sens, ce qui décourage la jeunesse et la détourne de l'étude. Combien de beaux talents tués par la pauvreté et le défaut de protection!

La plupart des étudiants à Montréal passent leurs journées à copier gratuitement au profit du patron. S'il leur donne un salaire, il leur alloue la fabuleuse somme de \$5 à \$10 par mois, pas précisément assez pour les empêcher de crever de faim.

Notre pauvre diable travaille hardiment de neuf heures du matin à cinq heures du soir, puis, pour gagner l'habit, il se fait teneur de livres le soir ou maître d'école. Trouvez-lui du temps pour ses propres études maintenant. Ceci n'est point de la fiction, une expérience personnelle de quatre années m'autorise à parler ainsi.

Oh! mon Dieu, je ne vous reproche pas ce que vous m'avez donné, ni ce que vous m'avez refusé, mais que ne suis-je encore plus ignorant! Je labourerais mon petit champ, j'aurais moins de soucis le jour et moins d'insomnies la nuit! A quelque chose l'ignorance est bonne: *nescire quendam magna pars sapientiv.*

Tais-toi, pauvre cœur! combien d'autres souffrent des mêmes douleurs et des mêmes regrets! Si du moins l'expérience des aînés servait aux cadets! Pauvres jeunes amis qui rêvez gloire et fortune dans telle ou telle profession libérale, quelle erreur est la vôtre!

Je termine quoique mon sujet soit à peine touché, car je sens mon cœur se gonfler, et mes pensées deviennent sombres. Les plaintes de la souffrance sont importunes.

JOSEPH.

## COURRIER D'ONTARIO.

### L'OUVERTURE DES CHAMBRES.

Là, c'est fait.—Et cela s'est fait en grande pompe, au son du canon et de la musique, en présence de nombreux colonels habillés jusqu'à la racine des cheveux, et de plusieurs jolies femmes déshabillées jusqu'à la racine des épaules. C'était charmant.

Comme de raison, aux colonels habillés jusqu'à la racine des cheveux, je préfère de beaucoup les jolies femmes déshabillées jusqu'à la racine des épaules. C'est là une affaire de goût, qui ne se raisonne point....

Les amateurs et les députés paraissent enchantés, et n'ont été le discours du trône, qui venait les distraire de temps à autre, je crois que pour eux le spectacle aurait été plus séduisant.

Vous connaissez les vastes galeries de la Chambre du Sénat; elles regorgent de spectateurs. Les femmes y dominaient. Serait-ce, par hasard, qu'elles prendraient plus d'intérêt aux choses de la politique, que nous autres, gens de mauvais sexe? Elles en sont bien capables.

Mais j'ai constaté avec une joie sans mélange que quelques-unes d'entre elles au moins n'étaient pas venues là uniquement pour tendre l'oreille aux menus propos du gouverneur. Je vais bien vous étonner, chers lecteurs, mais il faut que je vous communique un soupçon; il m'a semblé tout bonnement

qu'elles s'étaient rendues en ce lieu solennel pour... pour voir les hommes.

C'est étrange, n'est-ce pas? Je dirai plus: c'est ridicule,—et les cinq ou six mille lectrices de *l'Opinion* vont sans doute faire des gorges chaudes à mes dépens.

Tout ce que l'on voudra, je le subirai; mais quand je vois des jeunes filles braquer courageusement leur jumelle sur ceux qui hasardent de leur côté un regard timide et curieux, je me crois en droit de conclure que ces petites personnes sont là pour autre chose que pour entendre parler de la question des pêcheries....

Du reste, en supposant que je n'avais pas tort dans mes conclusions,—je ne vois pas après tout quel si grand malheur ce serait. L'homme est un personnage assez original, en ses allures et en ses faux-cols, pour être jusqu'à un certain point l'objet des légitimes curiosités de douces jeunes filles, qui n'ont pas encore une expérience très-complète des choses de ce bas-monde.—Plus tard, avec l'expérience viendront les désenchantements, et alors les passions favorisées par le jeu de la jumelle voleront en éclats.

Et puis, je vous le demande? Pourquoi une jeune fille s'aborderait-elle dans la question des pêcheries? Ce n'est déjà pas si gai pour les hommes d'en être réduits à s'aborder sans cesse le poisson sur les lèvres, depuis le message irritant du général Ulysse Grant; il ne manquerait plus à nos tortures que de voir nos charmantes demoiselles se créer, entre deux airs de piano, des opinions sur cette matière si grosse de difficultés, quoique maigre selon l'église.

Et puis, pourquoi en ferais-je un secret? nous-mêmes, n'allons-nous pas à l'ouverture des Chambres un peu pour contempler les jolies figures, les piquants minois, les toilettes resplendissantes,—et, si le cœur est dispos,—pour cueillir ça et là un sourire ou une œillade? Voyons, lecteurs, hypocrites lecteurs, qui cachez votre front rougissant, en lisant ces lignes, vous êtes aussi curieux, avec vos grands airs de supériorité, que cette enfant de quinze ans, qui a dérobé, en partant de la maison, la lunette d'opéra de M. son frère,—et, chez vous, cette curiosité est cent fois moins excusable que chez cette jeune fille, et vous savez bien pourquoi.

Ce qui caractérise un discours du trône, c'est que personne ne l'écoute. Et comment écouter cette prose sèche, sans couleur et sans ampleur, quand on a sous les yeux tous ces poèmes de grâces, de fraîcheur et de séduction? On a beau se prendre au sérieux comme députés de la nation, on a toujours des yeux pour voir, or, ce serait pousser la plaisanterie un peu loin que d'écouter un discours solennel et ennuyeux, quand on a là de jolis yeux ou de jolies épaules qui vous disent tant de choses.

Il y a même de graves auteurs qui prétendent que la femme serait merveilleusement à sa place, dans l'enceinte législative. Et l'on assure que si la femme était appelée à concourir à la création des lois en parlement, les hommes feraient bien moins de bêtises.

Hé, hé, qui sait? Il y a peut-être beaucoup de vrai en cela. En France, les femmes n'ont ni droits ni privilèges politiques, aussi voyez comme leur absence est regrettable; tous les malheurs de la guerre s'acharnent sur cette pauvre nation. Il est vrai que si les femmes avaient des droits politiques ce serait exactement la même chose.

Privé de son modérateur, de son critique et de la naturelle inspiration de toute grâce, dit Francis Wey, le genre homme s'est abandonné aux laideurs de l'importance personnelle, de discussion pompeuse, du discours lourdement oratoire, et moins heureux que Rome naissante sauvée par les Sabines, le régime parlementaire est tombé parce qu'il manquait de femmes.....

Les femmes tendent par nature à apporter, dans les sujets qui occupent la législature, le sentiment, le point de vue de chevaleresque, et l'idée poétique, embarras de l'heure présente, arrêts prématurés de la vérité.

Qui peut dire qu'avec la folie sublime du sentiment même, en ce que nous pourrions appeler ses excès, la femme ne soit pas plus raisonnable que l'homme, avec sa froide raison? L'homme a fait tant de sottises au nom de sa froide raison qu'il n'est pas étonnant qu'on se sente parfois doucement attiré par le charme du sentiment.... même sur le terrain de la politique.

Les femmes apporteraient sans doute en politique cette chaleur de conviction qui nous fait si souvent défaut. Voyez tout le feu qu'elles mettent à soutenir une candidature, quand le candidat a trouvé moyen de se faire bienvenir.

En voulez-vous un exemple? Ecoutez: C'était en 1784, et Fox se présentait dans un quartier de Londres. A cette époque, les *polls* restaient ouverts des semaines entières. Cette fois, l'élection se prolongea pendant un mois et dix-sept jours.

Les plus grandes dames de Londres se passionnèrent pour Fox, qui contre Fox. Au dîner chez le prince de Galles, on attacha les couleurs de celui-ci sur la tête de Lady Talbot, violente tory; lorsqu'elle s'aperçut du tour, elle fut furieuse. Elle arracha la cocarde et la foula aux pieds, au milieu des assistants qui riaient aux éclats.

La belle duchesse de Devonshire, en revanche, était si fort en faveur de Fox, qu'elle alla tous les jours aux *hustings* en brillant équipage, avec des fleurs sur son chapeau et d'autres sur sa poitrine portant le nom de Fox. Elle allait quêter des voix pour son candidat dans toutes les boutiques, dit John Lemoine, et entraînait les électeurs éblouis et émerveillés de sa grâce et de sa beauté. Quelquefois elle en emmenait dans sa voiture. Un charbonnier qui la regardait avec admiration s'écria: J'allumerais ma pipe à vos yeux! Un boucher lui demanda, pour prix de son vote, la permission de baiser sa joue patricienne. La belle enthousiaste accepta le marché. Ce mémorable exploit alluma la verve de tous les poètes des trois royaumes. L'accolade du boucher fut célébré en cent trente sonnets ou autres pièces de vers.

La même duchesse, lorsque fut déclarée la guerre d'Amérique, parcourut les camps avec l'uniforme de la milice de Derby; et lorsque la guerre fut déclarée à la France, elle se mit à l'ouvrage avec toutes ses amies, pour confectionner des gilets de flanelle pour les troupes.

Les hommes ne sont guère capables de cet enthousiasme et de cette force de conviction. Ils sont trop raisonnables—et, lâchons le mot:—trop égoïstes!

C. T.

## ETUDES DE MŒURS.

Qui ne connaît Belœil, ce riant petit village situé aux pieds d'une de nos plus belles montagnes, le Mont Rouville? Qui n'a vu ses maisons sveltes et gracieuses, ombragées par des chênes séculaires, se mirer coquettement dans les eaux claires et limpides du Richelieu? Et par un beau soir, lorsque le soleil disparaît à l'horizon en teignant de pourpre la campagne fleurie, que l'ombre descend peu à peu des cimes de la montagne, et que la nature, un moment agitée, rentre dans le repos, qui n'a su admirer le plus beau village du Canada? Oh! alors, que d'attraits et de charmes! Et pour peu que notre mémoire soit docile, qu'elle suive pas-à-pas la trace capricieuse du passé, ne se rappelle-t-on pas avec délices nos plaisirs et nos amusements? Une frêle nacelle soulevée par les vagues et bondissant sous l'effort de sa voile gonflée; une promenade nocturne sur des rives désertes.... tels sont nos plus précieux souvenirs.

Mais à ceux-là s'en mêle un plus émouvant; je veux parler d'une histoire qui m'a été racontée il y a quelques années et pour laquelle je requiers un instant l'attention du lecteur.

### I.

C'était le 30 avril de l'année 18... Il y avait fête à Belœil; on célébrait les noces d'un des notables de la paroisse. Les cloches sonnaient à toute volée, et les portes de l'Eglise toutes grandes ouvertes laissaient passer les invités qui revenaient joyeux de la messe du mariage. Les galants couraient çà et là détacher leurs chevaux, venaient ensuite en sautillant faire embarquer leurs *belles* et allaient prendre leur rang dans la longue file de voitures qui devaient reconduire la mariée chez son beau-père. Celle-ci ouvrait la marche avec son époux et paraissait vivement contrariée.

—Tu verras, Antoine, nous nous sommes mariés un mercredi, cela nous portera malheur.

—Allons donc, ma chère Louise, tu es trop craintive. Il ne faut pas s'abandonner à une simple chimère. Au reste, nous arrivons chez mon père et j'espère que tu ne seras pas la moins charmante pendant le dîner et la danse qui va suivre.

On arrivait en ce moment devant la porte de la ferme. Un garçon vint ouvrir la barrière du *clos*, et les voitures défilèrent derrière la maison où une réception bienveillante et franche accueillit les invités.

### II.

A la campagne, les maisons ne sont pas ordinairement très-somptueuses, mais elles sont propres, élégantes et bien tenues. La maison du Père Antoine était du nombre. Avec sa couverture noire et ses murs blancs, bâtie sur un monticule assez élevé, elle paraissait surgir de dessous l'immense voile qui recouvrait ses pieds. Comme je l'ai dit, on était à la fin d'avril, et ce jour-là la température était superbe. De gros nuages couleur de neige roulaient sous un ciel d'azur et un léger vent du sud soufflait sa tiède haleine sur la nature qui commençait à percer son enveloppe d'hiver.

On était joyeux chez le Père Antoine. De bruyants éclats de rire retentissaient au dehors, accompagnés d'une conversation très-animée. Puis un formidable cliquetis de couteaux et d'assiettes se fit bientôt entendre, on était à table. De temps à autre une voix mâle et sonore couvrait le bruit des convives, le silence se faisait un moment, et la conversation reprenait de plus belle.

La fête se continua ainsi fort longtemps. On dansa une partie de la soirée, en sorte qu'il était très-tard quand les invités se séparèrent.

### III.

Cependant le temps avait bien changé. L'atmosphère tantôt si serein était devenu lourd et humide, et le vent arrivait par rafales en sifflant. De longues gouttes d'eau fouettaient les vitres.

Tout enfin annonçait une pluie violente.

Dans la maison, les époux se préparaient à partir.

—Tu ne partiras pas ce soir, dit le Père Antoine à son fils. La nuit est avancée et l'orage menace d'éclater bientôt.

—Restons donc, prononça faiblement Louise.

—Il le faut absolument, mon père, et toi, Louise, j'espère que tu ne voudras pas me laisser aussi vite. J'ai une forte somme à retirer demain, et si je n'y étais pas, je risquerais de la perdre. D'ailleurs on m'attend à la *Pointe* pour donner un dernier coup-de-main à la maison et j'aimerais que Louise fût présente pour donner son goût.

—Fais comme tu voudras. Souviens-toi cependant que la glace doit être très-dangereuse à l'heure qu'il est.

—Ne craignez rien, mon père.

Là-dessus, Antoine fit monter sa femme dans un élégant petit sleigh, tout neuf, attelé d'un magnifique cheval noir, puis il embarqua à son tour et on partit.

Quelques temps après on entendait le son argentin des grelots dans la direction de la rivière.

### IV.

Antoine arrivait en ce moment sur la glace. La nuit était très-noire et une brume épaisse comme on en voit souvent au printemps, empêchait de voir à vingt pas.

—J'ai peur, dit Louise, qui prit involontairement le bras de son mari.

On avait déjà fait quelques arpents quand le cheval s'arrêta subitement et se mit à trembler de tout son corps. Antoine lui-même, naturellement très-brave, sentit un frisson parcourir ses membres, mais bien vite revenu de ce qu'il appelait une faiblesse, il appliqua un vigoureux coup de fouet à Noiron, qui, cette fois, partit au galop.

Hélas! le malheureux, il ne savait pas à quel danger il courait. Antoine n'avait pas remarqué depuis un moment un bruit sourd et confus qui semblait venir de dessous terre. Ce même bruit continua pendant quelques minutes, puis un horrible craquement retentit comme un coup de foudre, la glace se mit à marcher, c'était la débâcle.

Un cri partit à la fois de la poitrine des deux victimes.... un seul cri, et tout disparut dans les flots.

### V.

Combien de temps ils demeurèrent ainsi, ils ne le surent jamais, mais quand Antoine revint à lui, il était chaudement enveloppé dans une couverture de laine et couché devant un grand feu. Il rouvrit d'abord les yeux et jeta un regard égaré autour de lui. Encore tout étourdi de son aventure, il ne se rappelait que d'une manière vague ce qui venait d'arriver. Puis peu à peu sa mémoire revint, ses idées se fixèrent, et il appela Louise....

A ce mot, un vieillard qui semblait le surveiller attentivement, s'approcha doucement du lit et demanda s'il n'avait pas besoin de quelque chose, mais Antoine, uniquement occupé de sa femme, continuait d'appeler Louise, ma chère Louise....

Le vieillard, ému de cette agitation, essayait de consoler Antoine.

—Est-elle vivante au moins, s'écria-t-il ?

—Vivante! Oui, que je le dis, mon garçon; vivante pour quatre-vingt belles années, et bientôt elle sera dans tes bras. Mais entre nous, vous avez échappé belle. Oh! certes, il n'en fallait pas beaucoup plus pour y passer, et si ce n'eût été ma vigueur et mon expérience, vous seriez à cette heure à lutter contre les glaçons.

Ici le bonhomme baissa modestement les yeux en tortillant son bonnet de laine, et Antoine qui devenait mal à son aise, cherchait un expédient pour changer la conversation.

—Hé! Père, j'aimerais bien à savoir où vous avez mis ma femme, je commence à me sentir plus à l'aise depuis que je vous sais tous sains et saufs. Nous causerons ensuite sur la manière dont vous nous avez sauvé la vie.

Sur un geste du vieillard, il se dirigea vers une petite chambre située en arrière de la maison, et là, sur un bon lit, dormait paisiblement Louise qui souriait dans son sommeil. Sa respiration était calme et régulière.

Antoine était silencieux, et un rayonnement de joie se reflétait sur sa figure anxieuse.

—Croyez-vous qu'elle me pardonne, demanda-t-il soudainement ?

—Comment, mon garçon, te pardonner, je le crois bien. Elle sait bien que tu ne l'as pas prise pour la noyer; c'est un accident, voilà tout.

Vous me rendez heureux. Mais je ne sais pas encore le nom de mon sauveur ?

—C'est le père Guillaume, le plus vieux et le plus connu de la paroisse. Si jamais tu t'informes de moi on te dira que ce n'est pas pour la première fois que je sauve la vie à quelqu'un, et j'espère bien que ce ne sera pas pour la dernière fois.

Antoine était étonné de voir devant lui un vieillard si âgé, à la tête presque chauve et si prodigue de ses jours. Il était dans l'admiration pour ce dévouement franc et naïf pour lequel la reconnaissance était une récompense plus que satisfaisante.

Depuis longtemps il aurait aimé connaître comment il avait échappé à la mort, mais il n'osait le demander, tant il craignait d'abuser du bon cœur du Père Guillaume. Enfin la curiosité l'emporta et il hasarda la question.

—Je n'ai pas demandé encore comment vous aviez réussi à nous sauver, Père Guillaume. Pouvez-vous satisfaire une curiosité bien pardonnable dans une pareille circonstance ?

Sans répondre immédiatement, le Père Guillaume se dirigea lentement vers le poêle et en prit un charbon ardent qu'il assujétit sur sa pipe avec le revers du pouce. Il en tira bientôt d'énormes bouffées en faisant claquer ses lèvres et après un moment de réflexion il commença en ces termes :

Ce n'est pas chose facile de s'aventurer la nuit et par un temps pareil sur une rivière remplie de glace, et dans un simple canot. Il faisait une brume de chien hier soir et avec ça une pluie battante. Tiens, que je dis à ma femme, il pourrait bien arriver que la glace partirait cette nuit, la saison est avancée et ce doux temps pourrait bien nous amener la débâcle. Je me couche là-dessus, mais avec une certaine inquiétude. Il était environ deux heures du matin quand j'entendis comme un coup de canon. C'est la débâcle, me dis-je, et sans plus tarder je saute à terre pour voir ça. Je sors donc à la hâte et me dirige vers la rivière, mais je n'étais pas rendu que j'entends le hennissement prolongé d'un cheval. J'écoute encore, cette fois c'est un hennissement désespéré; voilà quelqu'un en danger, que je me dis. Je cours à la maison, j'appelle mon *gas* et tous deux nous mettons un canot à la rivière en nous dirigeant vers l'endroit d'où partaient les cris. Nous apercevons bientôt un point noir qui paraissait lutter vaillamment contre les flots. Nous approchons et voyons un cheval avec un homme attaché à son cou. Cet homme, c'était toi. Nous t'enlevâmes avec peine et ton cheval disparut. Si le pauvre animal eut *manqué* plus vite, tu étais mort, car il t'emmenait avec lui au fond de l'eau. Cependant nous te décrochons, et....

Et ma femme, interrompit Antoine, comment l'avez-vous sauvée ?

Laisse-moi donc finir, bavard....

Pour lors donc, nous revenions vers le rivage quand quelque chose de noir vint longer le canot. Gaffe, que je crie à mon gas, c'était un corps mort. Je dis corps mort, car dans le temps, je la croyais bien morte, ta femme, mon pauvre garçon. Elle était froide et glacée. Ça me fait penser à la mienne vois-tu, c'était un beau brin de femme aussi dans son temps... Où en étais-je donc ? Ah! oui, nous la tirons de l'eau la pauvre enfant et te la menons carrément à la maison, avec toi par derrière. Tu sais le reste maintenant. Comme je te l'ai dit il était environ deux heures alors, il arrive midi, ça fait donc près de dix heures que vous êtes ici."

Comme le vieillard achevait de parler, la porte du fond s'ouvrit et Louise parut sur le seuil.

Antoine courut vers elle et par un mouvement simultané ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Dire quels furent en ce moment les sentiments des deux époux serait impossible. Le bonheur, la délivrance, la joie de se revoir venait tour-à-tour remplir leur cœur d'un nouveau charme, et faire vibrer une corde nouvelle.

—Me pardonneras-tu, dit Antoine qui parvint le premier à surmonter son émotion ?

Comment donc, dit Louise. Qu'est-ce que tu m'as fait ?

En ce moment, le soleil obscurci par le brouillard et ses rayons dorés, passant par la fenêtre, vinrent se réfléchir sur la figure de Louise. Quelle était belle ainsi après le danger! Sa figure encore pâle mais conservant une teinte de rose, ses traits réguliers, ses joues arrondies, ses cils noirs et veloutés, le sourire sur les lèvres—elle était charmante.

Son mari l'admirait en silence en souriant de bonheur.

Qui aurait vu ainsi nos trois personnages et un quatrième que nous n'avons fait qu'entrevoir, et qui n'est autre que la bonne vieille mariée depuis cinquante-trois ans, trois mois et dix-huit jours au bon père Guillaume, qui les avait, dis-je, vus ainsi, n'aurait pu s'empêcher d'admirer la joie pure et naïve de ces cœurs heureux. Les figures, il est vrai, différaient un peu. La vieille Marianna avec sa jupe bleue de trois pieds de long, mesure française, son mantelet d'indienne brune fleuri jaune, son bonnet en étoffe grise et laissant s'échapper quelques coites ébouriffées et grisonnantes était loin de ressembler à la belle Louise, la plus belle fille de Belœil. D'ailleurs Louise venait de se marier, elle était en toilette de noces.

Sa robe de gros de Naples et ses souliers de cuir patent surtout taquinaient singulièrement la vieille.

V'la ce que c'est de prendre un homme riche. Si l'on ne noce pas toujours, au moins l'on a du plaisir une fois dans sa vie.

Quand au bonhomme il n'y a pas de soin, il avait été beau une fois dans sa vie, mais le Père Guillaume avait eu beaucoup de misère et ses rudes travaux avaient gâté ses traits. A son nez autrefois passable il s'était joint un appendice considérable et un petit bouton gros comme un jaune d'œuf en faisait le plus bel ornement. Joignez à cela de gros yeux gris enfoncés dans leur orbite, une lèvre inférieure en forme de balcon, et vous aurez le fidèle portrait du père Guillaume. Maintenant habillez-le d'un gilet à taille, d'étoffe bleu foncé, garni de boutons jaunes; mettez-lui aux jambes une paire de culottes en *bouragan*, une veste jaune; aux pieds de grandes bottes sauvages et vous aurez le Père Guillaume tel qu'il florissait l'an de grâce 18.... On était donc loin de pouvoir le comparer à Antoine avec sa chevelure blonde, sa stature élégante, son avenir et ses vingt ans. Gardons nous donc d'en faire le parallèle et revenons à notre sujet.

Antoine qui était aussi bon fils qu'il était bon époux ne voulut pas rester sans revoir son père qui devait être si inquiet.

Après avoir refusé les offres répétées du vieillard qui voulait à tout prix garder ses hôtes à diner, Antoine et Louise dirent bonjour à leurs sauveurs et partirent.

## VI

Dix minutes après ce que nous venons de rapporter, une embarcation se dirigeait rapidement vers l'autre rive, et là un homme dans la force de l'âge, debout sur le rivage, regardait attentivement dans la direction du bateau.

—Si c'étaient mes enfants, se disait-il.

Quelques minutes encore puis le bateau accoste.

Alors le Père Antoine, car en effet c'était lui, sauta au cou de son fils et reçut sa fille dans ses bras.

—Soyez heureux, leur dit-il, maintenant que le ciel veut votre bonheur.

Il y a dix ans que s'est déroulé le drame dont nous faisons le récit, et depuis ce temps le bonheur sourit à Antoine. Trois gros garçons le prennent par les jambes lorsqu'il rentre chez lui; et sa femme est heureuse et contente. Quelques fois le dimanche quand les amis sont réunis autour du foyer et fument leur pipe, Antoine pour les amuser leur conte son histoire. C'est comme cela que je l'ai apprise.

E. T.

## PAGES D'HISTOIRE RÉSUMÉES.

1815.

1,200,000 soldats étrangers couvraient la surface de la France qui avait l'aspect d'un immense camp, où les troupes françaises n'occupaient que quelques positions derrière l'Allier et la Loire. Et encore ces troupes furent-elles harassées avant l'évacuation du territoire.

Wellington avec ses Anglais, ses Hollandais, ses Belges et ses Hanovriens, occupait la Hainaut, l'Artois, le Cambrésis et la Picardie, c'est-à-dire tous les départements compris entre la frontière Belge et Paris; Blucher et le chef anglais avaient maintenu leur quartiers généraux dans cette capitale; la Seine séparait les deux armées, et les cantonnements des Prussiens s'étendaient entre ce fleuve, le cours de la Loire et l'Océan, c'est-à-dire en Normandie, dans le Maine, en Anjou et en Bretagne; les Bavares, les Wurtembergeois et les Autrichiens avaient pour partage les deux Bourgognes, le Nivernois, une portion du Bourbonnais, le Lyonnais et le Dauphiné; un corps d'armée autrichien s'étendait en outre en Provence et dans une partie du Languedoc; les Russes s'étaient réservés la Champagne et la Lorraine; enfin on avait abandonné l'Alsace aux Badois et aux Saxons. Plusieurs de ces provinces, dit Vaublanc, n'avaient jamais été humiliées par la conquête étrangère; ainsi c'était la première fois, depuis l'origine de notre histoire, que des Prussiens promenaient leurs étendards victorieux à travers nos vieilles cités normandes et bretonnes, et que des Hongrois foulaient en maîtres le sol de notre littoral de la Méditerranée.

Ajoutez à cela que les Alliés enlevaient l'artillerie, les armes, les munitions et les approvisionnements des places de guerre dont on leur ouvrait les portes, et qu'ils obligeaient les villes ouvertes elles-mêmes à leur livrer des armes blanches et des armes à feu; partout la population était désarmée, et l'on volait jusqu'aux fusils de chasse.

Maintenant, voici toujours d'après Vaublanc, comment s'y prenaient MM les militaires étrangers pour voler et piller sans scrupule et sans vergogne.

A Bourg, à l'occasion du passage du cardinal Fesch, oncle de Napoléon, on entend quelques cris de *Vive l'Empereur*. Vite, le général autrichien inflige à la ville une contribution de 12,000 piastres, payables dans les vingt-quatre heures.

A Orléans, un des plus fervents royalistes invita les principaux officiers Prussiens à diner dans un château qu'il possédait sur les bords de la Loire. A la fin du repas, l'officier placé à sa droite, lui demande l'heure; il s'empresse, pour la donner, de tirer une magnifique montre à répétition, dont le Prussien s'empare, sous prétexte de l'examiner, et qu'il met ensuite dans son gousset en disant qu'il garde le *petit horloge* en souvenir de son horloge. Ce dernier faisait usage d'une très-belle tabatière en or, que, par vanité, sans doute, il laissait en évidence sur la table; un autre officier, son voisin de gauche, voyant disparaître la montre, s'empare de la tabatière, en déclarant qu'il veut faire cadeau du *petit coffre* à sa femme, restée à Berlin. L'exemple devient contagieux, et tous les convives se lèvent, chacun emportant son couvert dans sa poche.

Le Prussien de 1870 est digne du Prussien de 1815. Tels pères, tels fils.

A Chéroy, le colonel logé chez le Maire, reçoit l'ordre du départ. Pour ne pas partir les poches vides, il s'empare de la personne du Maire, et déclare qu'il ne le lâchera qu'après en avoir reçu 2,400 francs. Puis il mande les maires de toutes les communes où il avait des détachements, les arrête à mesure qu'ils arrivent, et les parque dans une grange, où il leur lie la main droite avec pied gauche, et leur annonce qu'ils res-

teront ainsi tant qu'ils ne lui auront pas fourni, qui 400, qui 500, qui 600 francs. Quelques-uns de ces malheureux maires restèrent de la sorte liés et enfermés durant trois jours et trois nuits—Et vous pensez que ce fut tout, n'est-ce pas? Eh bien, avant le départ, une dernière réquisition enleva aux pauvres paysans ce qu'il leur restait de chevaux, de bestiaux, de grains et de fourrage.

Un pauvre village composé de trente familles (dont moitié étaient des ouvriers qui n'avaient pas leurs bras) a dû nourrir en l'espace de deux mois, trente mille hommes et vingt mille chevaux.

Et avec cela, il fallait que le repas fût au goût du soldat; si celui-ci se plaignait, on gratifiait le paysan qu'on pillait et qu'on affamait de cent coups de *bâton*; et on a pu voir, à cette époque selon le témoignage de M. Levaillant, une mère éplorée conduite la corde au cou devant un officier, qui la condamne à manger avec ses chiens le dîner qu'il n'a pas trouver assez délicat.

Enfin, veut-on savoir ce que coûte aux ressources de la France cette terrible conclusion de l'épopée impériale? 1,200,000 étrangers s'abandonnant pendant cinq mois à tous les excès de la force et de la violence n'ont pas dû dévorer moins de 400,000,000. (Évaluation historique.) La contribution de guerre fut portée à 700,000,000. Le chiffre des indemnités pour réclamations antérieures à 1814 fut fixé à 300,000,000. L'occupation de 18 places fortes pendant trois ans par 150,000 hommes, évaluée à une dépense de 400,000,000 solde et entretien du corps d'occupation: 400,000,000—ce qui fait un total de 1,800,200,000.

A cela, il faut ajouter le pillage des arsenaux et des chantiers de construction d'où disparurent des valeurs pour plus d'un milliard et demi.

Voilà ce qu'a souffert la France, en 1815, après les horreurs de la révolution de 93, et 25 ans de luttes épouvantables avec l'Europe.

Et cependant, il n'a fallu que quinze ans à la France pour réparer son sang et remettre l'ordre dans ses affaires.

Ce qui se passe aujourd'hui est bien attristant sans doute, mais nous aurions tort, je crois, de désespérer de l'avenir de notre chère France. A travers les événements qui se préparent en Europe, et qui éclateront dans un quart de siècle, elle saura bien regagner le poste honorable et brillant qu'elle a toujours occupé en Europe.

Croyez-vous que la Prusse en a pour longtemps de cet état de prépondérance vertigineuse? Combien de temps s'est maintenu l'Empire de Napoléon 1er?—Et puis, il faudra, un jour ou l'autre, que ce despotisme brutal qui pèse sur l'Allemagne, soit brisé. Et cela viendra peut-être plus tôt qu'on ne le croit.

C. T.

## LE NOUVEL ARCHEVÊQUE DE QUEBEC.

Le Très-Révérend Alexandre-Elzéar Taschereau, vicaire-général, supérieur du Séminaire de Québec et Recteur de l'Université-Laval, que la Cour de Rome vient de nommer Archevêque de Québec, est né à Sainte-Marie de la Beauce, le 17 février 1820. Il est, par conséquent, dans la cinquante-et-unième année de son âge. Il est fils de l'honorable juge Thomas Taschereau, et frère de l'hon. juge J. T. Taschereau.

Après un cours d'études brillant accompli en six années au Séminaire de Québec, Mgr. Taschereau partit pour Rome, où il reçut les ordres mineurs en 1837, et fut ordonné prêtre, à Québec, le 10 septembre 1842, quoique n'ayant pas l'âge exigé par les lois canoniques. A son retour de la Ville-Eternelle, il fut nommé professeur au Séminaire, puis devint directeur et préfet des études. Chargé, en 1854, de porter les décrets du second concile provincial de Québec, il se rendit à Rome, où il soutint une thèse qui lui valut le titre de docteur en droit canonique. A la mort du regretté M. Casault, premier recteur de l'Université-Laval, Mgr. Taschereau fut appelé, en 1860, à remplir ce siège important. En 1862, il fut admis comme vicaire-général dans le Conseil de l'Archevêque de Québec, qu'il accompagna à Rome en qualité de théologien, au dernier concile œcuménique. Quand il a été élu Archevêque, il était l'un des deux administrateurs nommés par feu Mgr. Baillargeon.

Un journal des Etats-Unis, *The Independent*, dit que lorsque le Père Hyacinthe sortit de son couvent parce qu'il ne pouvait plus supporter les restrictions que Rome imposait à sa liberté de parler, il devint en un jour aussi célèbre que le Pape lui-même. Il reproduit une nouvelle protestation dans laquelle l'ex-moine en appelle aux Evêques de la Chrétienté pour la réforme de l'Eglise. Il veut aussi que les décrets du Concile du Vatican soient annulés, que les prétentions de l'Infaillibilité et de la Souveraineté temporelle soient abandonnées, que le célibat des prêtres soit aboli et que la Bible soit mise entre les mains de tous. Tant que cette réforme ne sera pas effectuée, il ne reconnaîtra pas l'autorité de Rome et n'exercera aucun ministère. Pauvre Loyson, quelle chute!

## BRAVOURE DU GÉNÉRAL FAIDHERBE.

On continue à adresser à notre brave Faidherbe le reproche de trop s'exposer. Il s'en défend, nous dit-on, en protestant qu'il ne fait à cet égard que le strict nécessaire. Quoiqu'il en soit, le général a par deux fois failli être tué: la première dans la gare d'Achiet, où les Prussiens embusqués derrière des wagons ont dirigé un feu de peloton contre l'état-major français sans toucher personne, par le plus grand des miracles; la seconde dans une reconnaissance et dans des conditions assez piquantes. En passant dans un chemin creux, Faidherbe voulut jeter un coup d'œil dans les environs. Il força son cheval à gravir le revers de la route, près de la crête duquel se trouvait une meule de blé. Heureusement pour le général, son cheval manqua des quatre pieds et retomba en glissant sur le chemin, car, au même moment, un coup de feu visé avec précision déchira son caban (un caban neuf) et la-céra une carte topographique pliée en huit, qu'il portait dans sa poche. Le papier fit bouclier, et évita à son porteur tout au moins une forte éraflure.

« On vit alors sortir de derrière la meule un vieux soldat prussien qui tranquillement, l'arme sur l'épaule, se retira à pas lents. Cet homme se trouvait à l'intérieur de nos lignes. « Voilà un brave! » s'écria Faidherbe. Les officiers d'ordonnance avaient été si stupéfaits de cette audace, qu'ils ne songèrent à poursuivre le soldat que quand celui-ci était déjà loin. »

## REVUE ÉTRANGÈRE.

Le 13, à midi, la session de l'Assemblée a été ouverte à Bordeaux. Le nombre des députés présents à cette séance préliminaire était d'environ 300; c'est-à-dire moins de la moitié du nombre requis (750). La session a été formellement ouverte et les secrétaires de l'Assemblée ont été nommés. Il se passera vraisemblablement plusieurs jours avant que la grande question de la guerre soit abordée.

Le lendemain, l'Assemblée a adopté les règlements et dispositions intérieures de la Chambre de 1849.

Le président a donné lecture d'une lettre de Garibaldi, déclinant le siège qui lui est offert dans l'Assemblée nationale par plusieurs départements.

M. Jules Favre, en son nom et en celui de ses collègues de Paris et de Bordeaux, s'est démis des pouvoirs conférés au gouvernement de la défense nationale. Les ministres conserveront leurs portefeuilles respectifs jusqu'à la constitution d'un nouveau gouvernement.

Aux termes d'une dépêche transmise de Londres, le 13, par l'*American Press Association*, les orléanistes ont remporté une victoire signalée à Cherbourg, où le prince de Joinville a été élu par 97,636 suffrages, chiffre constituant une majorité écrasante sur tous les candidats rivaux. Mais les autorités départementales ont refusé de proclamer le prince député. — Notons que les autorités étaient contraintes d'agir ainsi, le décret de bannissement de la famille d'Orléans n'étant pas rappelé.

Le parti orléaniste paraît l'avoir emporté dans l'ensemble des élections. Nous voyons, en effet, que M. Thiers a été élu dans dix-huit départements, le général Trochu dans sept, le général Changarnier dans quatre, M. Dufaure dans quatre, le duc d'Aumale dans deux.

M. Gambetta est élu dans trois départements et M. Jules Favre dans deux.

Une correspondance de Versailles du 9 au soir dit que, d'après les plus récents avis parvenus au quartier-général allemand, les élections françaises se sont passées dans un ordre parfait.

Les Allemands n'ont pas cherché à exercer la moindre pression sur le peuple, dans l'exercice de ses droits électoraux. Il n'y a pas eu d'excitation au scrutin, et pour tout dire nulle émotion publique.

A Versailles, le résultat des élections a été favorable aux démocrates libéraux. Le maire, M. Rameau, a obtenu le plus grand nombre de suffrages. MM. Barthélemy-St-Hilaire, Levevre et Portalis, qui sont aussi au nombre des élus, voteront pour la paix entre la France et la Prusse.

Les dépêches de samedi apprenaient que la majorité de l'Assemblée nationale avait l'intention d'établir une république dont Thiers serait le président et Jules Favre premier ministre; Simon, Picard, Buffet et Decases devant faire partie du cabinet. Quelques uns proposaient que le gouvernement une fois organisé se rendit à Paris et qu'il invitât le peuple à se prononcer par plébiscite sur la forme de gouvernement qu'il veut. D'autres veulent que le gouvernement reste à Bordeaux où il sera plus en sûreté. On dit que l'armistice a été prolongé jusqu'au 24 afin de donner plus de temps aux délibérations de l'Assemblée sur le traité de paix qui devra être conclu. Le roi de Prusse a, dit-on, modifié ses conditions afin de les rendre acceptables.

Il a aussi retardé son entrée triomphale à Paris. L'humiliation dont Paris est menacé affecte tous les cœurs français qui refusent d'y croire.

De fortes influences ont été employées pour engager le roi de Prusse à faire le sacrifice de cette satisfaction personnelle; on le prie de ménager les susceptibilités d'une nation si noble dans ses malheurs, et de prévenir des explosions de colère qui pourraient être terribles. Le vieux roi ne pourra résister à la tentation d'entrer dans Paris en conquérant. Le programme de la fête est même déjà tracé. Le voici :

« Les troupes prussiennes destinées à entrer dans Paris occuperont les maisons tout le long de la ligne à suivre par l'empereur. Celui-ci arrivera à Paris par un train de Versailles, et se rendra de la gare aux Tuileries, où il dînera avec sa cour et les officiers généraux de son armée. Il passera ensuite l'inspection de l'armée d'investissement. Des musiques militaires stationneront de distance en distance sur la route du cortège, et les couleurs allemandes seront arborées sur toute la ligne suivie par Sa Majesté.

« Dans la soirée, l'empereur retournera à Versailles, où il couchera. » Thiers a été nommé président d'un gouvernement provisoire.

## ANGLETERRE.

La question qui occupe en ce moment l'attention du parlement et du peuple anglais est celle de la réorganisation de l'armée. Le gouvernement vient de présenter à cet effet une mesure qui va lui donner beaucoup de force. Le point saillant de cette mesure est l'abolition de la vente des commissions. Enfin ! On reconnaît en Angleterre, comme en Prusse et en France, que le courage et le génie ne s'achètent pas.

## LE DÉVOUEMENT D'UNE MÈRE.

Une vigneronne de l'Orléanais, Marianne S... voit, un matin, arriver chez elle son fils Julien, parti, depuis quelques jours, avec les autres mobilisés du canton :

— D'où viens-tu ?

— De L... où nous nous sommes battus, hier; notre compagnie a soutenu le choc de la cavalerie prussienne, et j'ai failli être fait prisonnier; toute la nuit j'ai marché pour rejoindre le bataillon; mais les chemins sont cernés par des détachements ennemis. A l'entrée du village, des maraudeurs m'ont aperçu et poursuivi; je me suis retourné, j'ai tiré sur eux, et je crois que j'en ai touché un.

— Bien sûr ils vont venir te chercher ici, et ce ne sera pas long... Tiens, entends-tu sonner les crosses de leurs fusils, sur le pavé de la route?.. Va te cacher dans le petit clos..

Le jeune soldat obéit, et à peine a-t-il quitté la chambre que trois fusilliers prussiens ouvrent avec fracas la porte de la maison; ils menacent de mort la vigneronne si elle ne leur livre le fugitif.

— Quel fugitif? Vous voyez bien qu'il n'y a personne ici... cherchez plutôt..

Après avoir culbuté l'armoire et le buffet, retourné les matelas et regardé sous la couchette, les trois Prussiens entrai-

nent Marianne dans le petit clos. Le clos paraît n'avoir d'autres habitants qu'une chienne noire et ses petits installés sous un tas de paille; un des soldats s'approche et sonde la paille d'un coup de baïonnette, pendant que la chienne grogne, en lui montrant les dents.

Les deux autres Prussiens, apercevant un puits sans eau et dépourvu de margelle, penchent les canons de leurs fusils vers l'ouverture..

Marianne s'élança vers les soldats; elle a cru voir une forme humaine s'agiter au fond du puits; elle saisit brusquement l'un des fusils :

— Je vous disais tout à l'heure qu'il n'y avait personne chez moi de caché; voici qui vous prouvera que je disais la vérité..

Elle abaisse l'arme et appuie sur la détente, en s'efforçant de tirer au mur du puits; le coup part et la balle va se perdre dans les profondeurs du souterrain.

Après avoir fureté, encore de tous côtés, les soldats s'éloignent, en maugréant. Restée seule, et à demi-morte d'épouvante, Marianne se dirige vers le puits; elle avance à peine et n'ose s'assurer de la triste vérité... Julien est-il encore vivant? Ou bien a-t-il été tué par sa mère, qui voulait le sauver? Elle s'approche, elle regarde..

A ce moment, elle sent une main se poser sur son épaule: Julien est derrière elle, il la rassure, il l'embrasse, il lui montre le tas de paille sous lequel il s'était blotti, et qui fort heureusement, n'avait pas été visité de fond en comble; la baïonnette du visiteur n'a fait qu'égratigner l'une des manches de la tunique du mobile..

— Mais le corps qui est là, au fond de la citerne.. — C'est celui du soldat que j'ai atteint, et qui sera tombé dans le souterrain, en courant à ma poursuite, avant les autres..

## EPISODES DE LA BATAILLE DE MONTRETOUT.

La bataille sanglante qui s'est engagée dans les sorties du 20 et du 21 avant la capitulation portera dans l'histoire le nom de « bataille de Montretout. » Il s'est produit des actes éclatants de bravoure. On raconte le trait suivant d'un colonel de la ligne, dit-on, comme il demandait au 116<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale d'attaquer un mur crénelé qui se trouvait en face. « Comment ne voyez-vous pas que c'est courir à une mort certaine que de marcher contre une telle position? » répondit un lieutenant de la garde nationale, M. Bakets. « Vous êtes ici pour mourir, » répondit l'autre. « Et la ligne? » répliqua le lieutenant.

« Eh bien! je vais vous montrer que la garde nationale sait comment on meurt, en avant camarades! » Et il agita son arme au-dessus de sa tête.

Au même moment il tourna sur lui-même et roula sur le sol, le front percé d'une balle venant des embrasures du mur.

Un caporal s'élança en avant et grimpa contre le mur il s'efforça avec son chassepot de faire rentrer les canons des fusils de ceux qui étaient derrière, mais il tomba bientôt, ce n'était plus qu'un cadavre.

Les Prussiens ne montraient leur tête au-dessus de la ligne de défense que pour faire des grimaces aux Français.

Cela est littéralement positif: « Le seul homme que j'ai vu, m'a dit un soldat du 116<sup>e</sup>, est un Prussien qui m'a fait un pied de nez. »

Celui qui me donne ce renseignement, un étudiant en droit, pendant la retraite à échappé à la mort par miracle.

Une balle traversa son havresac, s'aplatit sur son ceinturon et tomba dans sa poche. Huit de ses camarades d'escouade sur dix tombèrent.

Que faisait Ducrot pendant ce temps-là?

Ses troupes étaient sur pied à trois heures du matin, mais elles avaient à venir de Saint-Denis par un arc de cercle dans l'obscurité.

Les routes qu'elles avaient à suivre, qui passent Nanterre et Reuil, étaient littéralement balayées par une batterie prussienne établie aux carrières de Saint-Denis. Elles ne pouvaient pas faire face à l'ennemi! L'artillerie de campagne était impuissante pour la faire taire, et le passage ne fut enfin possible que lorsque le gouverneur eut envoyé une locomotive cuirassée par la ligne de Saint Germain.

Mais ces troupes arrivèrent deux heures trop tard et la simultanéité de l'attaque échoua.

Quand les trois corps opérèrent ensemble, on tenta de faire une attaque convergente sur la Bergerie, tandis que les bastions du 6<sup>e</sup> secteur ouvraient un feu sur Sèvres et le parc de Saint-Cloud.

Malheureusement il était trop tard, les Prussiens avaient eu le temps d'amener des renforts d'infanterie et une masse formidable d'artillerie. Durant deux heures un duel d'artillerie continua; les canons français furent maîtrisés surtout par la puissante batterie de Garche et la nuit venant les troupes durent se replier, hors de danger d'un retour offensif.

A six heures et demie, Montretout a dû être évacué, ses vainqueurs momentanés n'eurent pas le temps d'y mettre en position leur grosse artillerie.

La sortie avait échoué. Les pertes, après une action aussi vite sont naturellement sérieuses; mais le total en chiffres ne saurait encore être estimé approximativement.

La garde nationale a beaucoup souffert, surtout les bataillons des quartiers de la Chaussée-d'Antin et de la Bourse.

Rochebrune, un hardi et courageux chef, est tombé au moment il enlevait ses hommes près de Reuil. Ils avaient été fort maltraités par un feu de mousqueterie lorsque Rochebrune coyant plus sûr de faire une attaque à la baïonnette, tomba de cheval au moment même où le mouvement s'effectuait et rendait le dernier soupir avant même d'atteindre le sol.

Le fils de M. de Lesseps, officier d'ordonnance du général Ducrot, fut atteint par une balle dans la cuisse auprès même de son chef.

Le colonel du 19<sup>e</sup> de ligne, et le comte de Montbrison commandant d'un des bataillon du Loiret furent aussi blessés, ce dernier grièvement.

Le général Ducrot, a presque toujours été « au plus fort du danger » comme c'est son habitude, et avec la bonne chance qui suit toujours l'audace est revenu sans une égratignure.

Un des principaux artistes du Théâtre Français, faisant partie de la garde nationale, a été rapporté durant la nuit horriblement mutilé.

Au nombre des bataillons de la force civique qui se sont le plus distingués, le 35<sup>e</sup>, le 71<sup>e</sup> et le 116<sup>e</sup>, qui aida dans le temps à débarrasser le gouverneur des communistes, méritent une mention toute particulière.

En général, la garde nationale a déployé un grand courage et beaucoup d'ardeur.

Il y a eu parfois des fautes naturelles, comme par exemple le 13<sup>e</sup> bataillon (composé des habitants du voisinage des Halles centrales,) mais leur lieutenant-colonel, Mosneron Dupuis, un brave, les enflamma par son exemple! Un souffle de Ney parut les embrasser et ils firent une charge en avant à la baïonnette, et chassèrent devant eux les plus solides vétérans prussiens.

Au premier assaut de Montretout, on fit un certain nombre de prisonniers, dont la plupart appartiennent au corps levé dans le duché de Posen.

D'autres prisonniers tombés plus tard aux mains des Français disent que les Prussiens ont été attaqués à l'improviste et ont éprouvé des pertes considérables.

Les zouaves ont racheté leur réputation en suspens depuis Châtillon. Les premiers, ils occupèrent Montretout et enlevèrent trois retranchements.

On a employé la dynamite pour faire sauter des maisons qui servaient d'abri à l'ennemi et faire une brèche dans le mur du parc de Busenval; on assure que son usage a été aussi utile qu'un régiment de sapeurs et de mineurs, avec beaucoup plus de promptitude.

Au nombre des incidents de la journée, un des wagons de l'ambulance américaine a été atteint par un obus lancé des carrières de Saint-Denis, sur la grande route près de Nanterre, où stationnait le quartier général des ambulances.

## FRÉDÉRIC LE GRAND.

Après la bataille de Kunersdorf, Frédéric n'avait plus que 3,000 hommes sous ses ordres. Il avait été complètement battu. Les tentes de son camp étaient remplies de blessés et de mourants. Dans une de ces tentes, voici ce que Frédéric écrivait à son premier ministre Finckenstein. Cette lettre est du 12 août 1759 :

« J'ai attaqué l'ennemi ce matin, vers onze heures. Nous l'avons refoulé jusqu'à Franckfort. L'armée entière a pris part à l'action et a fait des prodiges. Je l'ai rallié trois fois. J'ai failli être pris et finalement nous avons dû céder. Les balles ont percé mes habits à plusieurs endroits et j'ai eu deux chevaux tués sous moi. Je suis bien malheureux d'être encore vivant. J'ai perdu 45,000 hommes.

Vous ferez bien à Berlin, de pourvoir à votre santé. C'est un grand malheur; je n'y survivrai pas. Les conséquences de cette défaite seront encore bien pires que la défaite elle-même. Je n'ai plus de ressources, et, pour tout dire, je considère la situation comme tout-à-fait désespérée. Je ne survivrai pas à la ruine de mon pays. Adieu. »

Le lecteur pense peut-être d'après cette lettre, que le roi se suicida. Il avait déclaré souvent que c'est ce qu'il ferait lorsque tout serait désespéré. Il avait toujours du poison sur lui et il avait consulté sa sœur Wilhelmine de suivre son exemple, plutôt que de survivre à la ruine de leur maison. La ruine semblait alors inévitable.

Quoique le général Sottikoff eut perdu autant d'hommes que Frédéric, il se trouvait encore à la tête d'une armée de 80,000 hommes à 4 ou 5 jours de marche seulement de Berlin. On voit que la situation de Frédéric était tout-à-fait désespérée. Avant de laisser l'armée, le trône et peut-être la vie, il confia les débris de son armée au général Hinck et nomma son frère Henri généralissime de l'armée Prussienne.

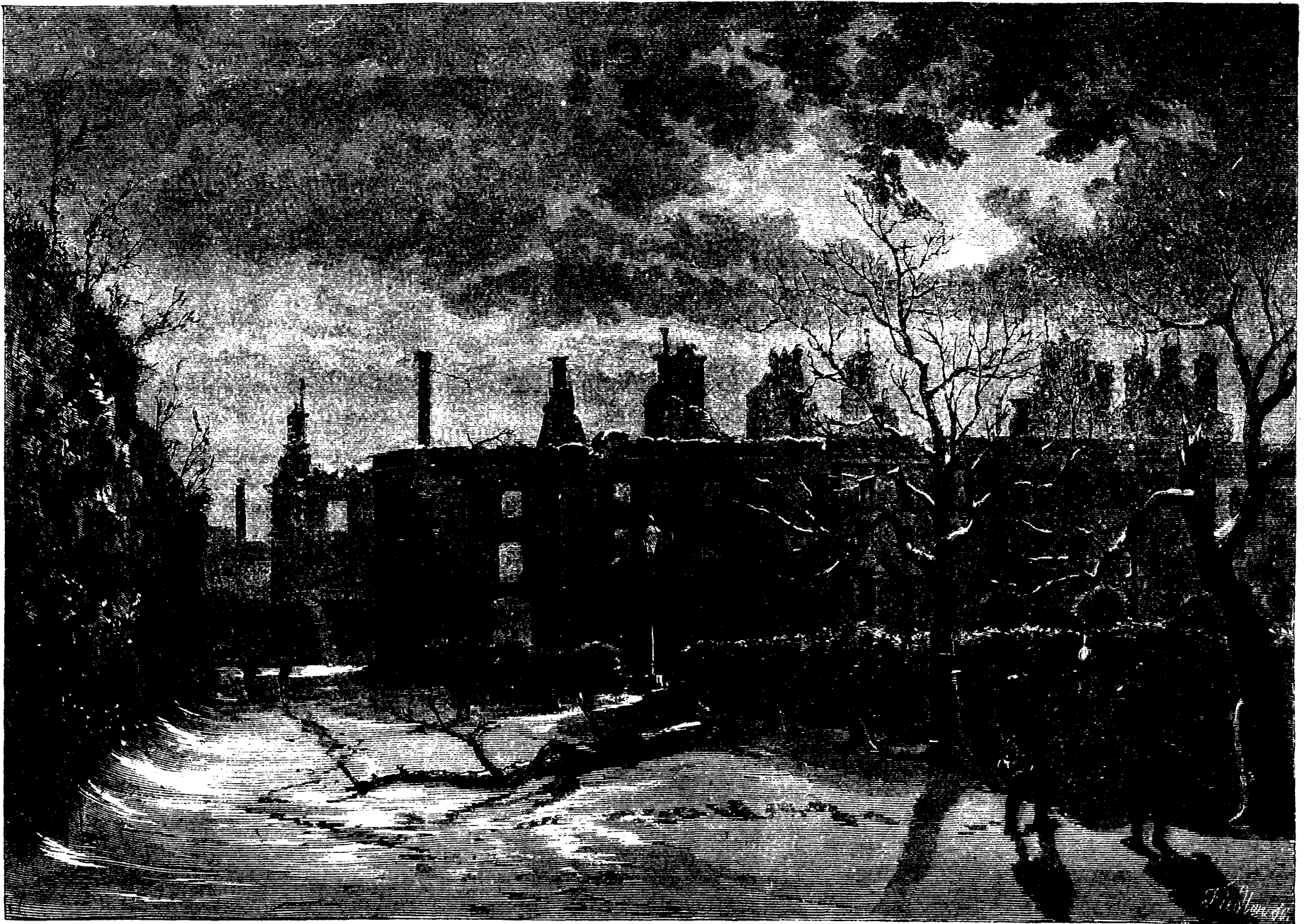
Le général Hincks, écrivit-il, a une mission bien difficile à remplir. L'armée que je lui ai confiée n'est pas en état de tenir longtemps contre les Russes... Suivaient plusieurs recommandations aux généraux et à l'armée.

Après avoir écrit ce qui précède, Frédéric s'endormit dans sa tente. Une seule sentinelle gardait l'entrée, et les officiers regardaient tristement cette tente où sommeillait celui à qui la victoire avait souri si longtemps et qui était maintenant dans une position aussi désespérée.

## BRIGHAM YOUNG.

La ville du Lac Salé, où réside le prophète Brigham Young, est divisée en lots de dix arpents chaque. Les maisons sont de briques, mais il n'y en a pas de belles. Les deux seuls édifices remarquables sont le Tabernacle et la demeure du Prophète. Le premier a coûté \$100,000 et possède le plus grand plafond suspendu de l'Amérique. Il a 250 pieds de long, 150 de large et est à 65 pieds de hauteur. Le temple peut contenir 10,000 personnes. Brigham Young est l'un des hommes les plus riches du monde. C'est le plus fort dépositaire de la Banque d'Angleterre. Ses revenus lui viennent de la dime que lui paient ses crédules fidèles. Il assura un jour que Dieu lui avait révélé que tous les vrais croyants devaient lui donner, chaque année, un dixième du revenu de leurs terres, et ils ont accepté depuis l'ordre divin auquel ils se conforment encore, et il est probable qu'ils continueront à le faire jusqu'à ce que l'instruction et le contact d'hommes plus éclairés leur ait fait apercevoir la fraude. Le conférencier donne des détails fort comiques sur le ménage du prophète, qui possède 30 femmes de tout âge, de toutes les grossesses et de tous les tempéraments.

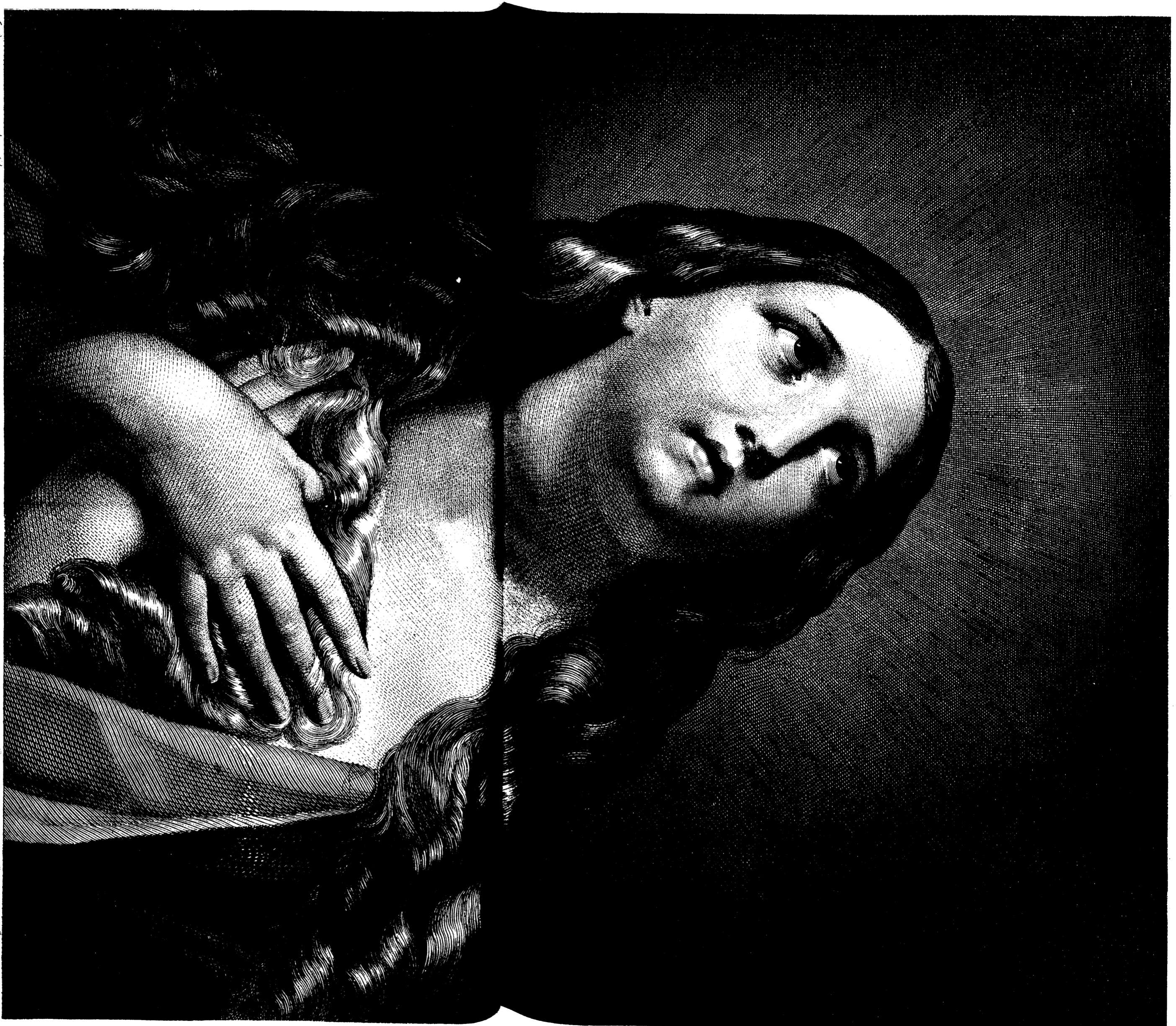
Il y en a trois principales espèces. Les dociles, qui acceptent leur position par motifs religieux. Les stoïques, indifférentes à leur sort par suite de la paresse; enfin les rageuses, qui parfois causent assez de trouble au maître. La principale de cette dernière classe est une femme du nom de Henriette Cook, douce comme un agneau quand tout va à son gré; ses yeux lancent des éclairs dès qu'une des autres 29 femmes se trouve sur son chemin, et Brigham Young lui-même a soin de se tenir à distance. C'est elle qui paraît gouverner la maison. Il y eut, il y a environ dix ans, une grande rébellion de femmes, au Lac Salé, mais le prophète y mit fin en menaçant de les chasser toutes du territoire. Cet homme exerce une tyrannie vraiment incroyable sur ses fidèles. Il est chef de l'Etat et de l'Eglise, et prétend être en rapport constant avec l'Être Suprême. Une vieille dame alla un jour le consulter sur le costume qu'elle devait porter. Brigham Young demanda le temps d'aller savoir l'intention de Dieu là-dessus, puis il revint et lui dit: madame, faites-vous une robe de flanelle jaune. Il est le chef judiciaire et nul jury ne peut rendre un verdict sans le lui avoir soumis préalablement. Il prétend que tout ce qui dépend de l'église mormone lui appartient de droit; de sorte qu'on pense que si son pouvoir continue quelque temps encore, il aura le contrôle unique des biens de tous ceux qui adoptent sa croyance. Les nouveaux convertis d'Europe lui ont remis dernièrement un demi million de piastres en or, et naturellement cette somme est prélevée sur la classe la plus pauvre, parmi laquelle se recrutent les malheureuses dupes qui se rangent sous son joug.



RUINES DU PALAIS DE ST. CLOUD.



QUARTIERS TEMPORAIRES DE NOTRE CORRESPONDANT SPECIAL A DIEDHOFEN.



*Peint par le grand*

*grave par Chodron-Lignon 1815*

*Sa Sainteté*

# BLANCHE ET SÉRAPHIN.

SIMPLE HISTOIRE EN TROIS COUPLETS.

*Dédiée à tous les amoureux sincères.*

PAROLES ET MUSIQUE D'E. B. DE ST. AUBIN.

CHANT *Quincent.*

On an-

PIANO

*Refrain.*

*Mystérieusement.*

non - ce ra di - man - che Le ma - ri - a - ge pro - chain De Ma-

P

de - moi - sel - le Blan - che A - vec Mon - sieur Sé - ra - phin.....

*1er Couplet. Même mouvement.*

Blanche est u - ne gran - de bru - ne, Ses che-

p

*Fin.*

veux, ses yeux sont noirs; Par - fois son nom l'im - por - tu - ne, Il ment à tous les mi-

*Fin.*



roirs..... Mais son par - rain dé - bon - nai - re N'a - vait pas pré - vu ce - la ; Et que

pou - vait - il y fai - re? Or donc *Blanche* il l'a - pe - la..... On annoncera, &c.

2<sup>me</sup> Couplet.

Séraphin, garçon aimable,  
A les cheveux un peu roux,  
Il est prévenant, affable,  
Ses yeux gris font les yeux doux.  
Qu'il est laid, pensa la belle,  
Au début de leurs amours,  
Mais, amant tendre et fidèle,  
Il embellit tous les jours.  
On annoncera, &c.

3<sup>me</sup> Couplet.

A ces portraits sans malice,  
Je veux ajouter un mot ;  
Je l'emprunte à La Palisse,  
Qui, ma foi, n'était pas sot :  
Il dit, dans son beau langage,  
Que la couleur des cheveux  
N'empêche pas, en ménage,  
Les vrais amants d'être heureux !  
On annoncera, &c.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 23 FEVRIER, 1871.

LA SEMAINE PARLEMENTAIRE.

La quatrième Session du Parlement Fédéral s'est ouverte le 15 avec un éclat inaccoutumé. Les costumes d'apparat étaient splendide; les toilettes des Dames éblouissantes, le cérémonial officiel quasi-royal et l'assistance plus nombreuse que jamais.

LE DISCOURS DU TRÔNE.

Il nous semble qu'il y aurait une grande amélioration à apporter à ces sortes de harangues: ce serait de garder un juste milieu entre la longueur diffuse des messages Présidentiels et le laconisme par trop aride des "discours du trône" tels que façonnés en Angleterre. Aux Etats-Unis, le Président a toujours l'air d'avoir peur de se compromettre, en n'en disant pas assez; en Angleterre et ici, nos grands hommes ont toujours l'air d'avoir peur de se compromettre en en faisant dire trop à leur Souverain. Quoiqu'il en soit de notre opinion personnelle qui, nous en sommes modestement sûr, ne prévaudra pas en haut lieu, il nous faut analyser ce fameux discours du trône pour faire connaître à nos lecteurs le programme de la session. Il est court, ce discours; mais il contient en germe de grandes mesures et d'interminables batailles. On peut l'analyser en six lignes: invasion fénienne, bravoure des volontaires qui l'ont repoussée et écrasée, et demande de fonds pour payer les pots cassés. Comme dans la chanson, ça finit toujours par là.

Sur le Nord Ouest, il n'y a que de bonnes choses, qu'on peut traduire ainsi: heureuse solution de toutes les difficultés; et de nouvelles mesures seront proposées pour peupler cette vaste solitude, la coloniser et l'enrichir. On aurait dû ici ouvrir une parenthèse pour dire que le Colonel Wolseley est un imbécile et un ambitieux sans conscience, qui a failli tout compromettre pour le plaisir de se faire grand homme. Mais il paraît que ce langage n'eut pas été parlementaire. Quand on vient d'Angleterre, on peut faire mille sottises, et le seul châtement auquel on soit exposé, c'est d'être décoré. Le vaillant

Colonel trouve que des colons sont trop arriérés pour comprendre ce système. Inimitable Colonel! pauvres colons!

Nous retournons à notre analyse. On annonce l'entrée de la Colombie anglaise dans la Confédération et la confection ou l'ouverture d'une immense voie de communication entre les deux Océans. C'est une bonne nouvelle, si cela ne coûte pas trop cher. Attendons les détails.

La haute Commission conjointe, dont nous parlions dans notre dernier numéro, est aussi mentionnée et l'on en espère les plus heureux résultats.

En autant que la chose pourra se faire, on appliquera à Manitoba les lois générales de la Puissance. Une cours monétaire uniforme, une loi électorale, d'autres lois sur les poids et mesures, les compagnies d'assurance, les Banques d'Epargnes, les inspections, tout cela sera soumis aux sages de la nation pour en obtenir des amendements et une solution aussi peu embrouillés que possible.

Le bouquet de la fin, c'est l'annonce que nos finances sont en si bel état qu'on pourra diminuer les taxes. Allons! On veut donc nous ramener à l'âge d'or. C'est pour le coup que les indépendants et les annexionistes vont rentrer sous terre! Il n'y aura pas de mal à cela: car ce sont des gens fort ennuyeux. Le meilleur moyen de les abolir est bien de nous donner de bonnes finances

ESCARMOUCHES.

Quelques engagements d'avant postes ont déjà eu lieu entre l'opposition et les ministériels. Tout cela à propos de demandes de documents, de correspondances sur la question des pêcheries, l'Expédition du Nord-Ouest, et mille autres sujets, qui n'ont été qu'ébauchés et dont nous aurons occasions de parler en détail lorsque le Gouvernement soumettra les papiers. Les Comptes Publics sont déjà distribués aux membres. Ils justifient les espérances du Discours du Trône et nous les publierons dans notre prochaine Edition. Les grands débats ont été ajournés à cette semaine.

J. A. MOUSSEAU.

BANQUET CAYLEY.

Les amis de M. Cayley venus de toutes les paroisses du comté, lui ont donné un magnifique banquet avant

son départ pour Ottawa. C'est un témoignage d'estime et de confiance qui a dû flatter M. Cayley dans les circonstances où il se trouve. Evidemment on a voulu, par cette manifestation, prouver à M. Cayley qu'on ne croyait pas aux accusations qui pèsent sur lui. Il paraît que dans le comté, en effet, on croit que l'arrestation de M. Cayley est le résultat naturel d'une chicane malheureuse qui existe depuis trois ou quatre ans entre lui et M. Robillard. C'est une de ces luttes pénibles où des deux côtés on finit par se laisser aller, avec bonne foi, à des exagérations regrettables. Sans entrer dans le mérite des accusations dont les deux adversaires s'accablent réciproquement, nous pouvons dire sans crainte que les faits prouvés devant M. Bréhaut ne justifiaient pas l'émanation d'un warrant contre M. Cayley. Mais comme le gouvernement maintient ce magistrat dans ses fonctions et qu'il s'agit d'un de ses amis, nous n'en dirons pas plus long. M. Cayley a du moins, lui, les moyens de se défendre et de se protéger. Combien de malheureux qui n'ont pas eu ce bonheur!

Si M. Cayley n'était pas notre ami, nous ne regretterions pas trop, peut-être, que M. Bréhaut se soit si mal trompé, cette fois.

On va, peut-être, ouvrir les yeux.

L. O. D.

COLONISATION ET CHEMINS DE FER.

L'Evening Star, de cette ville, dit que le meilleur moyen de promouvoir la colonisation serait de faire comme aux Etats-Unis, où les compagnies de chemins de fer défrichent sur toute la ligne, à différents intervalles, cinq ou six acres de terres où elles élèvent des *log-houses* et qu'elles offrent ensuite aux colons moyennant une modique rémunération payable par installlements annuels. Les Américains, si pratiques, ont jugé avec raison que c'était le meilleur moyen de faire payer les chemins de fer et d'activer la colonisation. Nous invitons le gouvernement et nos compagnies de chemins de fer à considérer cette importante suggestion. Ils ne doivent négliger aucun projet qui concilierait leur intérêt avec celui du pays. Il dépend d'eux que les chemins de fer projetés réalisent les espérances publiques.

## LES AVENTURES MALHEUREUSES D'UN DEPUTE.

M. Tourangeau, député de St. Sauveur, partait, mardi soir, pour prendre le siège que ses libres et indépendants constituants lui ont si gracieusement donné. C'était la première fois qu'il partait ainsi pour remplir une si noble et honorable fonction. Or, il arriva que M. Bis Belleau qui représente aussi St. Sauveur dans un autre sens, partait, lui aussi, mais pour Kingston où le gouvernement doit en récompense de ses vertus lui payer pension pendant cinq ans dans une belle et bonne maison connue généralement sous le nom de pénitencier.

M. Tourangeau qui s'était bien promis de ne pas manquer à l'ouverture du Parlement, s'était rendu au bateau qui traverse à Lévis bien avant l'heure. Il était sept heures; le bateau commençait à s'ébranler au milieu des sifflements de la vapeur, lorsque tout à coup des hurrahs frénétiques se font entendre. C'étaient des cris, des grognements et des acclamations à faire trembler la terre et l'eau.

M. Tourangeau sort de la cabine et reconnaît avec émotion une partie de la population de St. Sauveur si énergique dans ses moments d'enthousiasme. Il ne doute pas que c'était une ovation, à l'occasion de son départ pour Ottawa. Aussi, il monta sur la passerelle et de là salua avec effusion de la tête et des mains la foule enthousiaste.

Aussitôt qu'on l'aperçut, un immense éclat de rire retentit autour de lui. Il en demanda la cause et on lui répondit, en se tenant les côtes, que cette ovation n'était pas pour lui, mais pour Bis Belleau. M. Tourangeau s'en alla, on devine comment, dans le fond de cale, où il fit, dit-on, de tristes réflexions sur l'avantage qu'il y a quelquefois de faire un voyage à Kingston au lieu d'aller à Ottawa.

Le député de St. Sauveur n'était pourtant pas au bout de son voyage et de ses vicissitudes. Il est bien vrai qu'un malheur ne vient jamais seul. En même temps que M. Tourangeau, montaient à Ottawa plusieurs députés et ministres qui s'amuserent jusqu'à Richmond de l'aventure que nous venons de raconter. A cet endroit on débarqua, un instant, et comme il était temps de se coucher, les compagnons de voyage de M. Tourangeau se retirèrent dans le char dortoir. Quant à lui, comme il n'avait pas retenu de lit, il retourna dans les mêmes chars.

Lorsque le train fut arrivé à Montréal, le lendemain matin, on fut fort surpris de ne pas voir M. Tourangeau. Les amis inquiets sur son sort prirent des informations; mais personne ne put les satisfaire. On ne savait ce qu'il était devenu. Quelques minutes après un télégramme apprenait que le député de St. Sauveur était rendu à Portland, qu'il s'était trompé de chars à Richmond. Il faut avouer que c'est commencer sa carrière politique sous de malheureux auspices. Il n'en faut pas plus pour empêcher un homme de parvenir. Mais M. Tourangeau est, dit-on, un homme d'esprit qui sait prendre les choses en ce monde par le bon bout. Tant mieux!

Le *Journal de Québec* a un article alarmant pour ceux qui croient que tout ce qui paraît dans ce journal a une application si non immédiate, du moins prochaine. Il raconte comment les Chinois s'y prennent pour rendre les chiens bons à manger.

«Le Chinois qui juge à propos de manger un chien, commence par le faire jeûner un jour, ensuite il le saigne, le dépouille, lui coupe les pattes, les oreilles, lui arrache les yeux, mettant à la place du parcel avec du sel, et dans la gueule également; il jette les intestins et le foie, qu'il se garde bien de manger (parce que, dit-il; le foie donne des boutons ou la jaunisse, surtout pendant les pluies;) il met dans le corps du chien du sel et du gingembre; une heure après, il le coupe par morceaux, le met dans un plat en l'arrosant d'eau très-chaude, dans laquelle on met de l'esprit-de-vin ou du vinaigre et du sel. Une fois la viande bien échaudée, on la place dans une casserole où on aura mis chauffer très-fort de la graisse; faire revenir jusqu'à cuisson, et seulement avant de servir, mettre sel, poivre et muscade, et un petit verre de cognac ou d'esprit de vin:—servir chaud.—De cette façon la viande de chien est très-digestive et d'un bon goût; il faut se garder de mettre la viande à la gelée, comme on le fait souvent l'hiver; la viande gelée perd sa saveur et ses qualités nutritives.

C'est ce qu'on peut appeler du chien farci;

Malgré ce qu'en pense le *Journal de Québec*, il faut que le chien soit bien mauvais, il nous semble, pour qu'on l'épice de la pareille manière. Notre confrère peut avoir ses raisons pour parler si avantageusement du chien chinois, mais nous aimerions à savoir ce qu'il pense du chien canadien. S'il a écrit cet article dans le but de nous préparer à l'avenir, il devrait compléter sa tâche; évidemment il sait à quoi s'en tenir sur le chien du pays et nous ne croyons pas qu'il ait l'intention de garder ce secret pour lui seul. M. Decelles aurait-il l'intention de faire une immense spéculation à la veille de quelque famine en achetant à bon marché tous les chiens du pays?

BALSAMO.

M. Coursol a été élu maire de Montréal par acclamation.

## LA MADELEINE.

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs pénitents le portrait de La Madeleine. Nous avons cru qu'à cette époque de pénitence et de retour sur soi-même, ce portrait produirait de bonnes impressions.

Nous avons le plaisir de présenter à nos abonnés une jolie romance qui devra avoir sa place dans tous les salons canadiens. La musique et les paroles sont de M. Blain de St. Aubin qui nous promet d'orner *L'Opinion Publique* de temps à autre de ses charmantes compositions littéraires et musicales.

Nous invitons nos lecteurs à se rendre en foule à la soirée musicale qui doit avoir lieu jeudi prochain, le 23, à la salle St. Patrice, au bénéfice des sourds-muets du Côteau St. Louis. MM. les Docteurs Hingston et Pelletier devront y prendre la parole, et M. Oscar Martel y fera admirer son talent. Ajoutons à cela qu'il s'agit d'une des œuvres les plus admirables de la religion et personne ne voudra manquer d'y aller.

## M. PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ.

L'abbé Casgrain a publié, dans le *Courrier du Canada*, une magnifique notice biographique sur M. de Gaspé. C'est un fleuron de plus qu'il vient d'ajouter à sa couronne littéraire. Comme nous devons faire paraître bientôt le portrait de M. de Gaspé, nous emprunterons du savant abbé l'une de ses plus jolies pages.

## LE ROI DE PRUSSE CATHOLIQUE.

Un journal d'Italie a produit une grande sensation en annonçant que le roi de Prusse était résolu à embrasser le catholicisme et on cite pour faire croire à la possibilité d'un pareil événement l'opinion d'un des plus grands personnages de la Cour de Rome qui aurait dit qu'un pareil événement ne le surprendrait pas. On joint à cela certains faits qui prouvent les sympathies évidentes du roi de Prusse pour le catholicisme.

«Telles sont, en résumé, les idées exposées par mon savant interlocuteur. Je dois y joindre quelques faits.

«Encore qu'on puisse n'éprouver, surtout si l'on est Français, qu'un sentiment de répulsion pour l'ambitieux et implacable souverain allemand, on doit, sous peine de manquer à la justice, lui reconnaître une piété ou, si l'on veut, un piétisme sincère, ainsi qu'un esprit attaché aux principes d'ordre et d'autorité. Comment lui nierait-on d'ailleurs, à quelque point de vue qu'on le juge, le rôle d'un instrument de la Providence?

«En dépit de son fanatisme luthérien, il a su, moitié par politique, moitié par respect, se défendre de persécuter l'Eglise catholique en Prusse; il l'a même favorisée au-delà de ce qu'on osait espérer. Dans ses relations avec le Pape, il a été toujours convenable, animé de sentiments dignes et chrétiens.

«Un prêtre prussien venu à Rome a rapporté qu'ayant recommandé au prince de Prusse les monastères de Westphalie le prince lui a répondu à peu près ceci:

—«Ces monastères et tous ceux d'Allemagne peuvent compter sur notre sympathie et notre respect. Mon père et moi nous ne manquerons jamais à nos devoirs envers les catholiques. Je vous rappellerai, d'ailleurs, que j'ai fondé moi-même neuf couvents catholiques.»

La princesse de Prusse a des tendances catholiques, comme sa mère la reine d'Angleterre, que l'on dit, du reste, rentrée depuis longtemps en secret dans le sein de l'Eglise. Quand la femme du prince Humbert fit un voyage à Berlin, la princesse de Prusse lui parla chaudement et avec admiration de Pie IX et lui recommanda d'user de l'influence qu'elle pouvait avoir à la cour de Victor-Emmanuel pour empêcher les progrès de la révolution. Mais Marguerite s'écria:

—«Nous voulons aller à Rome, et nous irons.»

A quoi la princesse de Prusse répliqua:

—«Je plaindrai alors la maison de Savoie.»

## DESCRIPTION DU PAYS DES MORMONS PAR LE CHAPELAIN DU CONGRES DES ETATS-UNIS.

«Nous n'avons pas à montrer aux voyageurs curieux des pyramides, des galeries de tableaux, des ruines antiques des chefs-d'œuvre d'architecture, mais nous pouvons leur offrir néanmoins des objets intéressants sous d'autres rapports. Nous avons un vaste domaine, qui renferme des pâturages plus grands que ceux de l'Angleterre, de l'Irlande, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie réunis, et dans lesquels on peut voir errer des troupes de 10,000 buffles. Nous avons les plus hautes montagnes, les plus grands lacs, les rivières les plus longues et les plus larges; nous avons même aussi déjà des champs de bataille et des grands hommes que le reste du monde peut nous envier. Nos régions minières dépassent de vingt fois celles de la Belgique, et des chutes d'eau dix fois plus hautes que celles du Niagara.

«Il y a vingt ans, un voyageur, avant de s'endormir au bord du Mississippi, érigea une planche sur laquelle il dessina deux index en-sens contraire. Sous l'un il écrivit Océan Atlantique, sur l'autre Océan Pacifique. A la place où se trouvait cet écriteau se trouve aujourd'hui la ville d'Omaha et vis-à-vis, celle de Council Bluff, qui dispute à sa voisine l'honneur d'ériger un pont sur le grand fleuve. La Vallée Plate est longue de 600 milles et large de 40 milles.

«Le chemin de fer y passe sur un pont haut de 3,000 pieds. On y trouve le fameux "bosquet," où se rencontrent des arbres de 30 pieds de diamètre et de 700 pieds de hauteur: un de ces géants abattus est creux et l'on peut se promener à cheval dans l'intérieur du tronc sur une longueur de 200 pieds. On voit les fontaines jaillissantes de Sonoma, dont l'eau mêlée de sucre fait une excellente limonade, et une source d'encre indélébile. Enfin, le Lac Salé, situé à 4,000 pieds au-dessus de la mer, qui reçoit deux rivières, mais n'a pas d'issue, qui donne un gallon de sel pour quatre gallons d'eau, et dont le niveau s'est élevé de 12 pieds depuis vingt ans.»

## LE JURY AMERICAIN.

Un journal américain donne une curieuse idée de la manière dont la justice est administrée chez nos voisins. Le fait que ce journal rapporte prouve surabondamment que le jury américain est tout-à-fait débonnaire.

Le héros de l'histoire est un individu du nom de Jones, de

la cité de Bloodandthunderville. Un jury ayant un jour rendu un verdict de "non coupable" en faveur d'un homme qui avait tué le séducteur de sa femme, cela donna à Jones l'idée de se venger de ses ennemis. Se souvenant qu'un nommé McMichael lui avait autrefois donné des coups de fouet, il s'en alla immédiatement le tuer. Voici sa défense lorsqu'il fut en présence du jury: «Messieurs, j'avais autrefois une femme qui m'aimait bien, mais cet infâme McMichael l'a séduite.» Il va sans dire qu'après un plaidoyer aussi éloquent il fut déchargé. Quelques temps après, Jones tua un homme qui lui avait donné un soufflet plusieurs années auparavant. Lorsque le jury l'entendit commencer par ces mots: «J'avais une sœur» il l'acquitta sans en entendre davantage. «Décidément, se dit Jones, la justice est une bonne personne» et le résultat de cette réflexion philosophique fut qu'il assassina un homme qui lui avait mesuré le dos avec sa canne. Mais Jones ne craignait rien, il avait encore des parents ou plutôt des parentes. «Ah! messieurs, dit-il aux duodecameron, avez-vous des belles-mères? Autrefois, j'en avais une que le défunt, cet infâme, cet aspic, ce serpent, ce crocodile, ce sans-cœur.....» «Non coupable», rugit le jury, sans lui laisser le temps de finir. Quelques jours après, Jones tua un autre de ses ennemis; mais il ne fut pas heureux dans sa défense et cela se comprend; car tous ses parents ayant déjà servi, ne pouvaient plus lui être d'aucun secours. «Messieurs, dit-il, j'avais un chat.....» mais les douze infatigables ne voulurent pas l'entendre davantage et refusèrent de se rendre jusqu'au chat; ils le condamnèrent.

## UNE TRISTE HISTOIRE.

Il y a quelques jours, l'aristocratie new-yorkaise assistait à un mariage splendide. Ce mariage fut célébré dans l'une des premières églises de New-York. On remarqua que pendant la cérémonie le fiancé était profondément triste; mais nul n'en devina la cause. Les nouveaux époux ne passèrent ensemble que quatre ou cinq jours. Après cet espace de temps, le mari disparut après avoir brûlé un grand nombre de lettres et enlevé quelques articles de prix qui se trouvaient dans la chambre de garçon qu'il occupait avant son mariage. Maintenant ses amis mêmes ignorent où il est allé.

Mais ils ne tardèrent pas à apprendre une vérité terrible. Cet homme était marié. Sa femme et ses enfants demeuraient dans l'un des principaux hôtels de New-York, à quelques pas seulement de l'église où s'était célébré le second mariage.

Cette femme n'eut aucune difficulté à prouver ses droits. Ses enfants ainsi qu'elle-même portaient publiquement le nom de leur père. Cette femme est de plusieurs années plus âgée que son mari. Leur mariage s'était fait en secret. Cet homme la faisait vivre et la visitait très-souvent; le matin même de son second mariage, il avait eu une longue entrevue avec elle.

On peut imaginer quel coup terrible cette nouvelle a porté aux deux familles. Ce jeune homme avait été pendant plusieurs années employé au bureau du revenu de l'intérieur de N. Y., mais lors de sa fuite, il était dans une banque. Il payait annuellement \$3,000 de pension pour sa femme et ses enfants, et il ne recevait qu'un salaire de \$2,000; cependant, il n'a pas pris un sou à la banque. Ses livres sont tout-à-fait corrects.

Un jour ou deux après son mariage, il dit à un de ses amis que pendant la cérémonie même il avait un pistolet sur lui et qu'il était parfaitement décidé à se faire sauter la cervelle si quelqu'un était venu s'opposer à son mariage.

Trad. A. C.

## LES BARBIERS CHINOIS.

On a fait l'histoire de la barbe et de ses vicissitudes. Tour à tour humiliée ou superbe, proscrite ou triomphante, elle a dû, esclave de la mode, en subir les caprices. Consacrés à son culte, les barbiers ont suivi sa fortune, et ce serait un long récit que celui de leur grandeur et de leur décadence.

Mais que sont les barbiers chinois? Les voyageurs en parlent à peine et les historiens les dédaignent. Sont-ils jamais arrivés jusqu'au pied du trône, et les palais du Céleste-Empire, ont-ils vu des fortunes pareilles à celle d'Olivier Ledain, le compère de Louis XI, ou de Slaghoek, ministre de Christian II, roi de Danemark? Sont-ils lestes et fringants comme le barbier espagnol, adroits et bavards comme le barbier français avant '89? L'agilité de leur rasoir n'a-t-elle d'égalé que celle de leur langue, ou bien, comme les barbiers turcs, opèrent-ils en silence, calmes et contenus comme un cadî sur son siège de justice?

Le barbier chinois n'a ni les grâces des uns ni la dignité de l'autre. Il ne va pas d'un air empressé s'acquitter de son office chez le client qui s'impatiente; il n'attend pas non plus étendu sur des coussins et le chibouck à la bouche, que les pratiques viennent au café, où il trône, réclamer ses services. Les barbiers chinois ne sont pas des personnages, et leurs allures sont plus modestes. Dès le matin, ils parcourent les rues de la ville, la sonnette à la main. Dès qu'une pratique les appelle, ils accourent muni d'un tabouret, d'une serviette, d'un bassin et d'un réchaud.

Le tabouret est installé dans la rue même, à l'endroit le plus convenable. Le patient une fois assis, l'artiste lui lave la tête, la rase s'il est nécessaire, respectant, bien entendu, la longue queue, objet sacré aux yeux des Chinois; l'office du rasoir terminé, le barbier nettoie les oreilles, peigne, découpe et perfectionne les sourcils, et brosse les épaules. Cela fait, il reçoit quelques petites pièces de cuivre, cinq liards environ, enlève son bagage et, secouant sa sonnette, part à la conquête d'autres pratiques.

A Canton, la rivière est couverte d'innombrables bateaux de tous genres et de toutes grandeurs, sur lesquels vit à demeure une population entière. C'est un moyen d'éviter l'impôt. Là, le barbier a son bateau, le plus petit, le plus exigü de tous. Sur cette espèce de coquille, il va, vient, descend, remonte, trouvant toujours un passage et filant vivement avec une grande adresse au milieu de la foule, répondant à tous les appels. Outre les soins de la tête et de la barbe, les barbiers chinois ont aussi l'habitude de chatouiller assez longuement les yeux et les oreilles de leurs pratiques. C'est, paraît-il, une véritable satisfaction pour les Chinois. Mais cet usage entraîne de graves inconvénients, et l'on doit leur attribuer les cas très-fréquents de cécité et de surdité qui se rencontrent parmi eux. C'est du moins l'opinion des chirurgiens anglais qui ont eu l'occasion de les observer.

MAURY.

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Le prélat sourit et regarda sa tante. Celle-ci fit un signe affirmatif, et Blanche et Léonore, plus rouges que deux fraises en mai, laissèrent effleurer leurs jolis doigts en abandonnant les bouquets aux deux marins.

Le soir il y avait réunion chez l'amiral. Les deux cousines de l'évêque brillaient de tout l'éclat de leur angélique beauté. "Si nous eussions péri?" dit le vicomte à l'oreille de Léonore en faisant allusion au danger terrible qu'avaient couru les deux jeunes gens durant l'espace de quelques secondes.

—Oh! répondit Léonore avec une vivacité qu'elle ne put maîtriser, nous eussions été les causes de votre mort!... le couvent devenait notre seul refuge, n'est-ce pas, Blanche?

—Dieu a sauvé notre corps, que ses anges sauvent maintenant notre âme, ajouta le marquis, car nous vous aimons!

Le marquis avait dit vrai. Les deux gentilshommes restaient au fond de leur cœur les germes de l'une de ces passions sincères que rien ne peut détruire et que le temps devait augmenter.

A partir de ce moment, et ainsi que nous l'avons dit déjà, une transformation subite s'était opérée dans les mœurs, les habitudes, l'existence de chaque jour du vicomte et du marquis.

De fâcheux exemples d'inconduite, de prodigalité folle, d'insouciance blâmable qu'ils étaient, ils devinrent de véritables modèles de sagesse, de simplicité et de mœurs édifiantes. Plus de soupers joyeux, de parties de débauches, d'entraînements scandaleux. Leur unique bonheur était de passer quelques instants auprès de celles qu'ils aimaient, leur seul espoir était un prompt mariage venant sanctifier cet amour né d'une bonne action et d'un grand acte de courage.

L'évêque, en constatant la passion des deux jeunes gens, avait fait prendre sur eux des renseignements qui tout d'abord avait furieusement épouvanté son âme pure et son cœur innocent; mais le prélat était un bon et véritable prêtre, toujours disposé à faire leur part aux faiblesses humaines et toujours sincèrement vertueux lui-même pour manquer d'indulgence.

—Les derniers seront les premiers, dit l'écriture, répondit-il un jour à Mme de Niorres. Le marquis et le vicomte sont entrés dans la voie du salut et ils y marchent d'un pas ferme. Je crois, en toute conscience, que, revenus de leurs erreurs, ils ont abjuré leur folle existence d'autrefois. Tous deux sont issus de familles honorables, vos filles les aiment tous deux, je veux béni moi-même cette double union dès qu'elle sera sanctionnée par mon père, qui est le chef de notre maison."

C'était quelques jours après cette conversation dans laquelle les deux mariages avaient été décidés, que l'évêque, sa tante et les deux jeunes filles étaient partis pour Paris.

Le vicomte et le marquis les suivirent. Malheureusement le bonheur que ressentaient les deux jeunes gens en se voyant à la veille de la réalisation de leurs vœux les plus chers (car le consentement du conseiller n'était pas mis en doute), malheureusement, disons-nous, ce bonheur n'était pas exempt de traces intimes venant troubler l'existence des deux officiers.

Leurs folies d'autrefois leur avaient créé un avenir difficile. Après avoir dévoré leur patrimoine, ils avaient contracté des dettes nombreuses. La passion née tout à coup dans leur cœur avait absorbé à ce point leurs sentiments qu'ils avaient tout oublié en présence de leur amour. Mais leurs créanciers, n'ayant point le même motif pour perdre la mémoire, s'étaient montrés d'autant plus récalcitrants qu'ils espéraient voir l'évêque venir au secours de ses futurs cousins.

Le marquis et le vicomte, pour échapper à des poursuites désagréables, s'étaient jetés dans les griffes d'usuriers plus âpres encore, et (suivant un vieux dicton populaire) découvrant Pierre pour couvrir Paul, ils avaient contracté des dettes nouvelles à des intérêts effrayants pour donner quelques à-comptes et empêcher de crier trop hautement la meute aboyant après leurs chausses.

Aussi la société de Brest était-elle divisée en deux camps bien tranchés à l'égard des deux marins. Les uns soutenaient le vicomte et le marquis, chantaient leur louange et approuvaient les unions projetées; les autres jetaient la pierre à l'évêque, disant que le prélat était coupable de marier ainsi ses deux cousines. Ils le rendaient responsable des malheurs qu'ils prévoyaient dans cette double union, ils prophétisaient la ruine et la misère et ils allaient même jusqu'à accuser les deux jeunes gens d'une spéculation honteuse, en s'appuyant sur ce que le conseiller, dont on connaissait la fortune, devait infailliblement doter ses deux nièces.

Le départ de la famille de l'évêque et des deux futurs époux mit à peine un terme à ces cancans qui alimentaient depuis plusieurs mois les conversations de la haute société de Brest. On voulait être au courant des nouvelles.

Ceux qui avaient des amis à Paris et à Versailles écrivirent en donnant et en demandant force détails. Grâce à ces correspondances acharnées, les salons de la cour et ceux de la ville s'occupèrent bientôt du marquis, du vicomte et des deux nièces du conseiller, et les crimes mystérieux accomplis presque au même instant à l'hôtel de Niorres vinrent, par une coïncidence fatalement étrange, augmenter encore la curiosité publique déjà excitée.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, les intéressés demeurèrent ignorants des bruits divers dont ils étaient l'objet. MM. d'Herbois et de Renneville, vivant retirés du monde, ne se doutaient pas qu'ils occupaient si fort les conversations de tous; à peine connaissaient-ils les crimes accomplis dans la maison du conseiller, et, ainsi que nous l'avons vu au commencement de ce récit, il avait fallu que le hasard les mit en présence du coiffeur de la reine pour qu'ils acquissent la douloureuse certitude des dangers que couraient celles qu'ils aimaient.

Quant à Mahurec, il s'était embarqué le surlendemain du lancement de la frégate, et il n'était revenu à Brest que depuis le départ pour Paris de ses deux lieutenants.

M. de Suffren, qui aimait sincèrement le marquis et le vicomte et voulait mettre un terme à la fâcheuse situation que leur faisaient ces mariages presque rompus, avait, à leur insu, sollicité leur embarquement à bord des navires confiés par le roi à M. de La Peyrouse.

Mahurec, ignorant les mariages arrêtés à Brest et ayant absolument oublié les deux jeunes filles qu'il n'avait fait qu'entrevoir un seul instant, lors de la circonstance que nous avons rapportée, Mahurec qui ne connaissait pas même le nom de Milles de Niorres, Mahurec, en débarquant, ne s'était enquis que d'une seule chose: ses lieutenants étaient-ils toujours à terre?

En apprenant que MM. d'Herbois et de Renneville avaient reçu leur commission pour partir sous les ordres de La Peyrouse, il avait sollicité aussitôt un ordre d'embarquement pour accompagner les deux jeunes gens, mais ayant échoué dans

son entreprise auprès des autorités du port, il avait sollicité un congé et était venu à pied poursuivre sa requête auprès du bailli de Suffren.

Nous savons quelle réception il avait reçue de l'illustre amiral. C'était donc à Versailles seulement que le gabier avait entendu parler des amours de ses lieutenants et des crimes accomplis dans la famille dans laquelle voulaient entrer le marquis et le vicomte.

Nous avons entendu la promesse que Mahurec s'était faite à lui-même, de veiller sur ceux qu'il aimait, dans ces mystérieuses et tristes circonstances, et nous allons voir bientôt comment il entendait tenir cette promesse.

Et maintenant que nous avons retrouvé à Paris tous ces principaux personnages de notre récit dont nous venons d'esquisser rapidement le passé, nous allons rentrer dans ce modeste appartement dont nous avons parlé, et que MM. d'Herbois et de Renneville avaient loué dans une maison de la rue Louis-le-Grand.

Nous sommes au lendemain de cette journée que nous avons passée à Versailles, et vingt-quatre heures se sont écoulées depuis les diverses scènes qui ont eu lieu dans l'hôtel de Niorres, dans la rue du Chaume, au jardin du Palais-Royal, chez le teinturier Bernard et dans la maison de jeu.

## III.—Les projets.

Neuf heures et demie du soir venaient de sonner à une petite horloge rocaille accrochée le long du mur, entre les deux fenêtres de la chambre à coucher du marquis d'Herbois.

Charles et Henri, assis tous deux de chaque côté d'un guéridon sur lequel on voyait papiers, plumes et encrier, étaient laborieusement occupés, l'un à consulter une carte étendue devant lui, l'autre à prendre des notes sur un portefeuille de voyage.

Une légère vapeur blanchâtre se condensait dans la pièce, et une forte odeur de tabac attestait la présence d'un fumeur. Effectivement, un personnage placé près des deux jeunes gens, assis à califourchon sur une chaise et tenant une courte pipe entre les lèvres, s'entourait, à intervalles réguliers, d'un véritable nuage odoriférant.

Ce personnage n'était autre que notre ami Mahurec, lequel avait fait le matin même son entrée dans l'appartement de ses lieutenants.

Grand avait été l'étonnement des deux jeunes gens en apercevant le gabier qu'ils croyaient encore à Brest; et lorsque le matelot, dans son pittoresque langage, avait dit la cause de sa présence à Paris et avait annoncé que le bailli de Suffren lui avait accordé la faveur qu'il sollicitait, MM. d'Herbois et de Renneville s'étaient sentis profondément émus de ce témoignage irrécusable d'attachement à leurs personnes.

Le marquis et le vicomte, confiants dans le dévouement du gabier, venaient de reprendre, en sa présence, le tracé du plan de conduite qu'ils étaient résolus à suivre.

—Les lettres de Blanche et de Léonore, que Saint-Jean nous a apportées hier soir, sont précises, disait le marquis en désignant les deux épitres placées sur le guéridon. Elles consentent à nous voir. Elles nous attendront dans les jardins de l'hôtel ce soir à onze heures, alors que tout le monde sera couché. Grâce à la clef que nous possédons de la petite porte donnant sur la rue Saint-Avoys, nous nous introduirons dans les jardins; nous dirons à Blanche et à Léonore qu'il faut partir sur l'heure avec nous; nous les déciderons; au besoin nous les enlèverons. Il le faut pour leur sûreté. Saint-Jean et Georges tiendront une voiture prête rue des Quatre-Fils, à l'angle de celle du Grand-Chantier. La voiture est payée, les chevaux sont excellents et capables de nous conduire tout d'une traite jusqu'à Maintenon....

—Mme de Salvétat, ma tante, nous attend dans son château, interrompit le vicomte. Elle consent à tout, tu le sais. Son chapelain sera prévenu, et demain même nous serons unis. Alors la marquise d'Herbois et la vicomtesse de Renneville échappent à toute autre tutelle que celle de leur mari, et avant de prendre la mer, nous pouvons les conduire au couvent de Rosporden, où ta vénérable cousine, l'abbesse, les prendra sous sa protection. Là, tout danger sera éloigné d'elles.

—Puis, la campagne faite, nous nous réunissons pour ne plus être séparés, car le bailli de Suffren nous a formellement promis un établissement aux colonies.

—Oh! s'écria le vicomte, je voudrais être plus âgé de deux ans, car l'expédition ne durera pas moins.

—Oui, mais nous servirons dignement le roi, et qui sait si, à notre retour, nous n'aurons pas conquis une position digne de celles que nous aimons.

—S'il ne faut que du dévouement, du courage et de l'ardeur, nous réussirons.

—Donc, tout est bien convenu. Cette nuit nous partons, dit le marquis en se levant.

—Il nous reste encore cent louis en caisse, répartit le vicomte. C'est plus qu'il n'en faut pour atteindre le couvent de Rosporden.

—Dieu est pour nous, Henri! il nous protégera!

—Hum! fit une voix sonore. Défie de la bouline de revers!

Le vicomte et le marquis se retournèrent vers Mahurec.

—Que dis-tu donc, garçon? demanda le premier.

—Je dis, répondit le matelot en se levant de son siège pour se rapprocher des deux jeunes gens, je dis qu'il faut veiller au grain et se défier de la marée qui porte au vent.

—Encore! fit le marquis avec un peu d'impatience. Je ne t'ai jamais vu si crantif, Mahurec. Voyons, suivant toi, qu'avons-nous donc à redouter?

—Je ne sais pas, répondit le gabier, et voilà précisément ce qui me détraque la boussole. Quand on sent venir la brise, on sait de quel bord faut amurer; mais j'ai peur d'un grain blanc, voyez-vous....

Le vicomte haussa les épaules.

—Tu es encore sous l'impression de ton expédition de la nuit dernière, dit-il, et ton dévouement pour nous te fait redouter une tempête là où il y a calme plat. Tout ce que tu as vu cependant n'a fait que nous confirmer dans l'excellence de nos dispositions.

—Les deux hommes que tu as entendu causer dans la rue du Chaume, alors que tu étais blotti dans le branchage d'un arbre, reprit le marquis, se donnaient rendez-vous pour cette nuit, n'est-ce pas?

—Oui, répondit le gabier. Ils disaient comme ça que c'était le lendemain que la chose devait être faite.

—D'après la description que tu nous en as tracée, l'un de ces deux hommes était Saint-Jean, un garçon qui nous est tout dévoué, et il donnait, sans aucun doute, des ordres relatifs à l'événement de ce soir....

—C'est possible, mon lieutenant. J'en ai pas relevé assez long pour être sûr et certain de la chose.

—Ensuite, continua Charles, tu es entré dans les jardins, et tu as pu voir Milles de Niorres.

—Deux anges du Bon Dieu, dignes d'être femmes, filles et mères de matelots fins, et qui vous aiment crânement, mes lieutenants! Oh! c'est pas celles-là qui m'inquiètent.

—Qui est-ce donc, alors?

—C'est Polibrius en question.

—Celui que tu as suivi jusqu'ici?

—Oui.

—Mais c'est ce même Saint-Jean, lequel nous apportait les lettres de Blanche et de Léonore.

—Possible! mais il a plus le gabarit d'un corsairien que l'apparence d'un honnête homme.

—Enfin, dit le vicomte, qu'as-tu vu, qu'as-tu entendu qui te donne cette mauvaise opinion de Saint-Jean?

—Eh! fit Mahurec avec un mouvement d'épaule, j'ai rien vu ni rien entendu, puisqu'il paraissait voire que tout ce que Polibrius a largué était exact comme un journal de bord.

—Eh bien, alors?

—Suffit, mon lieutenant. Vous fâchez pas; j'ai mal relevé le point, c'est possible.... Enfin, ne nous laissons pas coiffer, c'est tout ce que je demande, moi."

Et le gabier, secouant le fourneau de sa pipe sur l'ongle de son pouce gauche, fit en grommelant quelques pas dans la chambre.

Le vicomte et le marquis s'interrogèrent un moment des yeux, puis, avec un double geste décelant le peu d'attention qu'ils croyaient avoir à accorder aux appréhensions manifestées par Mahurec, ils regardèrent en même temps l'horloge placée entre les deux fenêtres.

—Dis heures! fit M. d'Herbois; il est temps de partir."

Le vicomte prit son chapeau placé sur un meuble voisin.

—Avez-vous des armes? demanda brusquement Mahurec.

—Non, répondit le marquis; nous n'en avons pas besoin.

—Qui sait? dit le matelot.

—Nous avons nos épées," fit observer M. de Renneville.

Mahurec alla ouvrir un petit coffret placé sur une table, et en tira successivement deux paires de pistolets à la crosse puissante et au canon court, dont on se servait jadis dans la marine, et bien connus sous le nom de pistolets d'abordage.

—Je les ai chargés, dit-il en présentant chaque paire à chacun des deux jeunes gens. Prenez-les, mes lieutenants.

—Soit! répondit en souriant le marquis. S'il ne faut que cela pour te rassurer, sois tranquille."

Les deux officiers mirent les armes dans les poches de leurs habits.

—Maintenant, dit le vicomte, partons!"

MM. d'Herbois et de Renneville quittèrent leur logis, suivis par Mahurec, lequel marchait en secouant la tête et en paraissant augurer fort mal de l'expédition entreprise par ses chefs. Il était alors dix heures du soir et quelques minutes. Paris était silencieux et presque désert, car à cette époque, et bien que le régime du couvre-feu ne forçât plus les particuliers à éteindre à heure fixe leurs lumières, les boutiques se fermaient une fois la nuit venue, et peu de bourgeois quittaient leurs demeures après le moment du souper.

Les trois hommes atteignirent, sans échanger une parole, le haut de la rue Saint-Avoys qu'ils descendirent jusqu'à celle des Vieilles Audriettes. Ils étaient alors à quelques pas seulement des jardins de l'hôtel de Niorres.

—La voiture doit stationner à l'angle de la rue du Grand-Chantier, dit le marquis en s'arrêtant.

—Oui, répondit le vicomte; et et il me semble distinguer dans l'ombre....

—Voulez-vous que j'aille relever le point? demanda Mahurec en s'avançant.

—Non; demeure ici avec le vicomte et attendez-moi tous deux."

En achevant ces mots, le marquis s'éloigna. M. de Renneville et le gabier demeurèrent à la place où les avaient laissés M. d'Herbois. Le plus profond silence régnait autour d'eux.

—Quand le marquis sera revenu, dit le vicomte à voix basse, nous tournerons le mur de clôture du jardin, et nous gagnerons la petite porte que nous laisserons ouverte derrière nous. Ce sera ton poste, matelot! Quoi qu'il arrive, quoi que tu entendes, tu ne l'abandonneras pas. Le moment arrivé, nous partirons ensemble; mais rappelle-toi que ton devoir est de nous conserver libre le seuil de la porte sur lequel tu veilleras.

—A pas peur, mon lieutenant, répondit Mahurec, on tiendra bon."

M. d'Herbois revenait vers ses deux compagnons.

—Eh bien? demanda le vicomte.

—La voiture est prête; Georges conduit les chevaux; je lui ai parlé; Saint-Jean a tenu sa parole.

—Alors, au jardin; voici l'heure."

Le vicomte et le marquis regagnèrent la rue Sainte-Avoys; Mahurec les suivit pas à pas.

La petite porte était située à peu de distance de la rue des Vieilles-Audriettes; la rue était absolument déserte. Aucun regard indiscret ne pouvait espionner les jeunes gens.

Le marquis, tenant à la main la clef qu'il avait fait faire d'après l'empreinte remise par Saint-Jean, s'approcha de la porte pratiquée dans la muraille et l'ouvrit.

Le vicomte s'élança rapidement. Cette partie du jardin dans lequel le jeune homme venait de pénétrer était boisée; mais une allée tournant d'abord à gauche, et se dessinant ensuite en ligne droite, permettait à l'œil de découvrir la pelouse s'étendant devant la façade intérieure des bâtiments.

C'était dans cette allée que s'étaient proménées, la veille au soir, Blanche et Léonore, et le salon de verdure dans lequel Mahurec s'était tenu blotti était situé précisément à son extrémité.

M. de Renneville s'était avancé avec précaution. Tout à coup il fit un mouvement rétrograde.

—Je ne vois rien, dit-il à voix basse au marquis. Elles nous attendent sans doute sous les charnelles; viens!"

Le marquis fit un signe à Mahurec; et, prenant le bras du vicomte, marcha avec lui sous la voûte sombre formée par l'entrelacement des branches des arbres qui bordaient l'allée.

Mahurec, demeuré dans la rue, retira sur lui la porte qu'il laissa cependant entrouverte; puis, s'appuyant contre la muraille, il resta immobile.

—Nous v'la dans la vase! murmura-t-il à part lui. Autant vaudrait naviguer dans le gourlet de Brest avec une brise carabinée! Enfin.... on verra!"

Et, avec un geste empreint d'une résignation profonde, le matelot enfoua ses deux mains dans les poches de sa vareuse, se tenant prêt à tout événement.

Pendant ce temps les deux jeunes gens avançaient toujours.

FAITS DIVERS.

Il y a quelques jours, un vol de £700 a été commis, à Kamouraska, au préjudice du Dr. Sirois. Les recherches qui ont été faites à ce sujet, ont fait planer des soupçons sur un nommé Michaud, en possession duquel on a trouvé \$1,300. Ce dernier poussé jusque dans ses derniers retranchements, a fini par avouer sa faute. Il est en ce moment confiné dans la prison de Kamouraska, où il attend l'ouverture du prochain terme de la Cour du Banc de la Reine.

GÉNÉROSITÉ.—Un de nos compatriotes, nommé Gustave Ferrière, a été trouvé noyé le 20 janvier dernier à Mobile. Il avait en poche une lettre expliquant qu'il se donnait la mort par suite des remords qu'il éprouvait d'avoir abandonné sa femme, Mme Zelma Ferrière, demeurant à New-York, (Kentucky.) Avant d'exécuter son fatal dessein, Gustave Ferrière avait, paraît-il, chargé un de ses amis, de Mobile, d'envoyer un chèque de 300 dollars à sa femme. Celle-ci écrit qu'elle a reçu cette somme, et qu'elle l'a envoyée à M. Rothschild, à Londres, pour les blessés français.—De tels faits se passent de commentaires.

SUICIDE D'UN PRISONNIER.—Samuel Stevens, de Belfast (Maine), écroué dans la prison des Tombes, à New-York, depuis le mois de décembre 1870, a été trouvé, avant-hier matin, pendu dans sa cellule.

Accusé par un nommé George Buckmar, avec lequel il se trouvait dans Astor House, à New-York, le 21 octobre 1869, de lui avoir volé la somme de \$8,500, Stevens comparut devant la cour des sessions générales, les 21 et 22 décembre 1870, et fut déclaré coupable. Après le jugement, il fut enfermé aux Tombes, pour y attendre sa condamnation. C'est avant-hier que la sentence devait être prononcée, mais Stevens, prévenant la justice, s'était pendu pendant la nuit.

On a trouvé dans sa cellule la lettre suivante, adressée au directeur de la prison :

« Cher monsieur. Avant qu'un nouveau jour se lève, je serai parti pour le voyage dont nul n'est jamais revenu. Mon cerveau, depuis dix jours, est terriblement excité, et j'ai résolu de mettre fin à une existence rendue si misérable par la condamnation que j'ai encourue, sur les accusations mensongères d'Andrew Hayford, maire de Belfast, de George Buckmar, de la même ville, et de Munroe Young, d'Ellsworth. Je dis maintenant, sur le point de comparaître devant Dieu, qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans les témoignages contre moi, et que Dieu m'entende! Ils ont voulu gagner la récompense, et le sang d'un innocent retombera sur leurs têtes. Veuillez me faire transporter, sans cercueil et avec le moins de bruit possible, chez ma sœur, no. 241 43e rue ouest; télégraphiez ce qui s'est passé à W. H. McCready, de Bangor, et faites publier cette courte note dans les journaux de la ville. Vous obligerez votre, etc. P. S. J'aime mieux mourir que souffrir l'emprisonnement pour un crime dont je suis innocent. Les nombreux amis que le défunt possédait dans la franc-maçonnerie, dont il était membre, affirment qu'il était en effet innocent et qu'il a été victime d'une infernale machination entre les trois personnes nommées dans sa lettre au directeur des Tombes. »

SI VOUS AVEZ LA TOUX, ESSAYEZ

Le Sirop de Gomme d'Épinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Épinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Épinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Épinette Rouge de Gray.

Inestimable pour Rhume. Toux. Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume. Toux. Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume. Toux. Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume. Toux. Enrouement, etc.

Vingt-cinq centins la bouteille. Vingt-cinq centins la bouteille. Vingt-cinq centins la bouteille.

A vendre par tous les Pharmaciens respectables. 3-81



VENTE PAR ENCAN.

Le Premier de Mars prochain, à midi, sera rendu par Encan, chez MM. F. W. Coate et Cie., Encanteurs, Toronto, environ 140 vaisseaux, 17 bacs et 11 canots avec leur équipement, et 21 bûches en bois employés pour l'expédition de la Rivière Rouge.

Ces vaisseaux, bacs, canots et équipements sont à différents points sur la route à la Rivière Rouge. Les bûches en bois ont été érigées au Prince Arthur's Landing, Pont Kaminstiquia, Pont Matamoras, Young's Landing, Oskondage Creek, Ward's Landing et le Lac Shebandowan, comme magasins et écuries, et devront être transportées aussitôt que possible après la vente.

D'autres détails peuvent être obtenus au Bureau Central, Québec, Bureau du Directeur des magasins au département de la Milice et au Département des Travaux Publics, Ottawa.

Les personnes achetant devront prendre tous les risques sur la condition et la livraison. Les vendeurs auront le droit d'enchère.

Par Ordre.

(Signé.)

F. BRAUN.

Secrétaire.

Département des Travaux Publics.

Ottawa, 10 Février, 1871.

À LOUER, une grande maison en pierre, à quatre étages, dans la rue Ste. Thérèse, (entre les rues St. Gabriel et St. Vincent. Cette maison est très-bien adaptée pour une manufacture de Chaussures, ou un magasin en gros. S'adresser à

D. R. STODART, Courtier, 146, Rue St. Jacques.

IMPRIMEUR-PRESSIER.

On a besoin, à ce bureau, d'un jeune homme capable de conduire une presse Liberty. S'adresser à M. Bureau, à l'Imprimerie. 7-2 tf.

LEGGO & Cie., LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPYPISTES, STEREOTYPYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes } MONTREAL. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine.

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très-modiques.



MARCHAND-TAILLEUR

35—RUE ST. LAURENT—35

ET

10—RUE ST. JOSEPH—10

Venez et Voyez.

2-1-h

THOMAS MUSSEN.

Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES. GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom.

TAPIS ET PRELATS DE CHOIX.

De Velours, Bruxelles ou Tapestry.

ORNEMENTS D'EGLISES.

Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc.

257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

4 mai 1870.

18zz

GRANDE VENTE

DE

HARDÉS FAITES.

- 650 PARDESSUS. 400 PEA JACKETS. 1,000 PAIRES PANTALONS. 800 VESTES. 800 CHEMISES CASIMIR. 1,000 PAIRES CALEÇONS. ETC., ETC., ETC.

Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir. A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire.

REGIS DEZIEL, 131, Rue St. Joseph.

40-6m.

USINES A MÉTAUX DE LA PUISSANCE

ETABLIE 1828.

CHARLES GARTH ET Cie.,

PLOMBERS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ FONDEURS DE LAITON, FINISSEURS, CHAUDRONNIERS ET MACHINISTES, ETC., ETC.

Fabricants et Importateurs de CUIVRE A L'USAGE DES PLOMBERS, DES MECANICIENS ET D'OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR; USINE A CUIVRE ET A FER; APPAREILS A GAZ ET A VAPEUR, ETC., ETC.

Toutes sortes d'ouvrages pour Usines à Gaz, Etablissements Hydrauliques, Distilleries et Brasseries, Raffineries, Phares, etc., etc.

—AUSSI—

On entreprend de faire chauffer les Bâtiments publics et privés, les Usines, les Serres, etc., par le moyen de l'appareil à l'Eau Chaude Patenté de GARTH, l'appareil à Vapeur de Basse Pression de GOLD, avec les Derniers Perfectionnements, et par la Vapeur à Haute Pression en Tuyaux droits et reliés.

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gase-liers, Tasseaux, Pendants, Abat-jours, etc.; Tuyaux en Fer Travailés, avec appareils de Fer Malléable et Fondu pour l'Eau, la Vapeur ou le Gaz.

Bureau et Usine, Nos. 536 à 542, Rue Craig.

1-47-zz MONTREAL.

L'ALMANACH AGRICOLE, COMMERCIAL ET HISTORIQUE

DE J. B. ROLLAND ET FILS POUR 1871.

C'est l'Almanach le plus complet, et il contient une foule de renseignements utiles.—A vendre chez tous les Marchands.—Prix: 5 centins.

N. B.—C'est le seul Almanach dont le Calendrier des Fêtes Religieuses soit conforme à l'Ordo.

AUSSI le Calendrier de la Puissance au Canada pour 1871, contenant une liste complète du clergé de la Puissance.

NOUVEAUTÉ! CARTES JACQUES-CARTIER.

Nous venons de recevoir un grand assortiment de Cartes à Jouer avec le portrait de Jacques-Cartier sur le dos, de différentes qualités, soit de \$1.20, \$1.75, \$2 et \$3 la douzaine.—En vente à la Librairie de

J. B. ROLLAND ET FILS.

Nos. 12 et 14, rue St. Vincent.

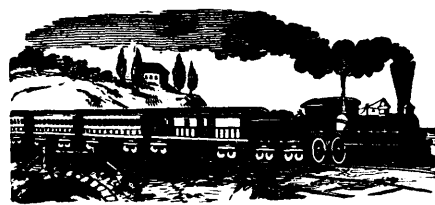
NOTRE-DAME DE LOURDES.

Par HENRI LASSERRE.

Ouvrage honoré d'un bref spécial adressé à l'auteur par Sa Sainteté le Pape Pie IX.—Trente-sixième édition.—Autorisée par Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal, et ornée de deux belles gravures. 1 beau vol. in-8 de 360 pages. Br., 75 cts.; rel., \$1.—En vente à la Librairie de

J. B. ROLLAND ET FILS,

Nos. 12 et 14, rue St. Vincent, Montréal.



Compagnie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORÉ DES TRAINS.

POUR L'HIVER DE 1870-71.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express.

Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit:—

ALLANT A L'OUEST,

Trains de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires. 8.00 A.M. Express de Nuit pour Ogdensburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Détroit, Chicago et tous les points de l'ouest à 8.00 A.M. Train d'accommodement pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires. 6.00 A.M. Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires. 4.00 P.M. Trains pour Lachine à 6.00 A.M., 7 A.M., 9.15 A.M., Midi, 1.30 p. m., 4.00 p. m., et 5.30 p. m. Le train de 1.30 p. m. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires. 7.10 A.M. Express pour Boston via Vermont Central. 9.00 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central à 3.45 P.M. Express pour New-York et Boston, via Plattsburg, le Lac Champlain, Burlington et Rutland, à 6.00 A.M. Do do do do 4.00 P.M. Express pour Island Pond. 2.00 P.M. Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland, et les Provinces d'en Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement, à 10.10 P.M.

Il y aura des Chars Dortoirs à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Les steamers "CARLOTTA" ou "CHASE," laisseront Portland pour Halifax, N. E., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p. m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

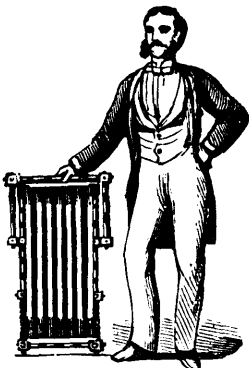
La Compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jedis, à 6.00 heures p. m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grand'Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant.

Montréal, 7 Novembre 1870.



DÉPOT

de la

CÉLÈBRE CHAISE

HAMAC,

CANAPÉ, PLIANT

et

FAUTEUIL,

combinée

EN UNE SEULE,

Au Bureau du DOMINION DYE WORKS,

301, rue Notre-Dame,

43tf

Montréal.

DÉFENSE DE PARIS.

MONTREAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER.

Afin de se défendre contre les grands froids de l'hiver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez vos ordres pour faire monter vos Poêles, vos Tuyaux et vos Fournaises chez

GEORGE YON,

FERBLANTIER ET PLOMBIER,

No. 241, — RUE ST. LAURENT, — No. 241.

2me porte de la rue Ste. Catherine.

Vous trouverez aussi à son Magasin un grand assortiment de Tuyaux de Poêles Soudés, Seaux à Charbon, Chaudières à cendres et toutes sortes de Ferblanteries pour l'usage de la maison.

43-tf

JAMES FYFE,

FABRICANT

DE

BALANCES,

A remporté à l'Exposition de 1868, tenue à Montréal, une MÉDAILLE D'ARGENT de Premier Prix et Diplomat, a toujours en main un assortiment complet de BALANCES de toutes espèces.

24, rue du Collège.

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE,

363, RUE STE. CATHERINE,

(Près de la rue Amherst.)

Le Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Eponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sangsues, Savons de Toilette, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc.

Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin.

Montréal, 26 mai 1870.

JAMES GOULDEN.

21zz

J. D. NORMANDIN,

RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS.

Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus communs, reliés à des prix très-modérés.

Les abonnés de L'Opinion Publique trouveront une bonne occasion de faire relier leur journal à bon marché.

No. 36 RUE ST. VINCENT,

MONTREAL.

1-52zz



NE FAITES USAGE QUE DE L'EMPOIS DE GLENFIELD

Grandement employé dans la

BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE,

Et dans celle de

SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DU CANADA.

1-47-zz

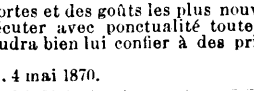
N. CODERRE, MARCHAND-TAILLEUR, No. 208, rue Notre-Dame, en haut chez MM. BARRET et PRICE, Montréal, où l'on trouvera des

DRAPS, CASIMIRES ET TWEEDS

de toutes sortes et des goûts les plus nouveaux. Il est prêt à exécuter avec ponctualité toute commande que l'on voudra bien lui confier à des prix très-modérés.

Montréal, 4 mai 1870.

18zz



DÉPARTEMENT DES DOUANES,

Ottawa, 16 Février, 1871.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 10 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE,

Commissaire des Douanes.

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.

6d

"The Canadian Illustrated News"

Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada.

Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE..... \$4.00 par an.

PAR NUMERO..... 10 Centins.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année.

Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port: 5 centins par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs.

Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur. On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GÉNÉRALE: 1-COTE DE LA PLACE D'ARMES-1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319-RUE ST. ANTOINE-319

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada,

Par GEORGE E. DESBARATS & Cie.

ABONNEMENT..... \$3.00 par année

Aux Etats-Unis..... 3.50

Par numéro..... 7 Centins

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES..... 10 Centins la ligne 1re fois

5 Centins " 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.

Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration.

FRAIS DE POSTE-ATTENTION!

Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à L'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.